

SALAH KHELIFA

MUSIQUE DISCORDANTE
(Poèmes)

LE BARCIDE

AU NOM D'ALLAH LE MISÉRICORDEUR, LE MISÉRICORDIEUX

PRÉLUDE

LE REGARD NOCTAMBULE ET LES MORTS

Un hibou hulule sur une tombe délabrée par la griffe des ans ; un coq noir lance un chant si lugubre que le hibou cesse de hululer. Le vieux bourg dort profondément ; une étoile en veuvage clignote comme pour signifier qu'elle est en détresse, esseulée dans l'immense voussoir écorché par le passage de bolides en feu.

Un chien errant aboie brusquement au coin de la plus vieille rue du bourg ; il a perdu son maître dont on raconte qu'il est mort en voulant défendre sa ferme contre trois envahisseurs que nul n'a pu connaître, puisqu'ils s'enfuirent juste après leur forfait.

Le chien errant cesse d'aboyer ; il baisse la queue, il traîne la queue, il traîne les pattes comme s'il venait de recevoir des coups de fouet électriques. Il n'aboie plus, il bave ; ses yeux sont ardents, son regard est de braise, sa robe de feu.

Soudain le chien flaire un crapaud qui coasse bizarrement ; le crapaud s'arrête de sautiller et de coasser, apercevant un chat à la robe bariolée de feu noir et de sang tout fumant.

Sur la terrasse de ma maison, j'assiste à ce spectacle nocturne ; debout, seul dans le vent, je regarde loin de moi ; mon regard est si perçant que je suis capable de voir même ce qui se passe à l'intérieur des foyers.

Qui suis-je ? Le sais-je ? Le saurai-je un jour proche ou lointain ? Une grande maison ; tout le monde y dort ; le maître du logis ronfle ; il porte des habits blancs et amples ; son épouse (qui dort à ses côtés) ronfle aussi bruyamment que son mari ; elle porte des habits blancs et amples ; mon regard balaie ensuite plusieurs chambres à coucher où dorment séparément de jeunes gens et de jeunes filles ; tous dorment comme des souches et ronflent plus bruyamment les uns que les autres ; tous portent des habits blancs et amples ; ce sont, me dis-je en mon cœur, les fils et les filles, le père et la mère.

Tout à coup mon regard s'arrête sur un vers (dans un miroir) écrit en une langue que j'avais apprise voilà bien des siècles avant ma vie sur terre et que j'ai naturellement désapprise ; j'arrive cependant non seulement à la lire mais encore à en savoir le sens : « Tu les crois vivants, ils sont morts, en vérité » ; voilà la traduction fidèle du vers écrit dans cette langue que j'avais apprise voilà bien des siècles avant ma vie sur terre- et que j'ai naturellement désapprise.-

Mon cœur palpite, mes mains tremblent, mes jambes flageolent ; le vent nocturne se rend plus cynique ; il m'écorche le regard avec un malin plaisir comme s'il voulait me frapper de cécité, étant diablement jaloux que je sois capable de savoir ce que cachent les murs. Je me frotte longuement les yeux et pointe le regard quelque peu émoussé vers une autre maison moins somptueuse

quela première. Que vois-je ? Sur un lit blanc dort profondément un couple ; chacun des deux conjoints ronfle puissamment ; le mari porte des habits blancs et amples ; sa femme porte des habits blancs et amples ; dans la chambre contiguë, sur un immense lit métallique, dorment trois enfants pubères ; chacun d'entre eux porte des habits blancs et amples ; leurs ronflements respectifs sont aussi bruyants que ceux de leurs parents ; je n'en crois pas mes yeux à l'instant où je lis le même vers (dans un miroir) écrit dans cette langue que j'avais apprise voilà bien des siècles avant ma vie sur terre – et que j'ai naturellement désapprise ; - j'arrive cependant non seulement à la lire mais encore à en savoir le sens : « Tu les crois vivants, ils sont morts, en vérité. » Or tous les dormeurs que j'ai vus jusque-là bougent dans leurs lits ; ils sont donc bel et bien vivants.

Quoi qu'il en soit je porte loin mon regard de lynx cependant quelque peu émoussé par le vent cynique ; je fixe un gourbi à la lisière des olivettes de mes aïeux ; c'est un gourbi aux murs dévers, orbés, construits en pisé ; la porte en est branlante ; faut-il dire qu'on la ferme avec une corde grossière d'agave ? Sur un grabat éclatant de blancheur dort profondément un vieil homme aussi décrépité que son gourbi ; il porte des habits blancs et amples ; il est seul, absolument seul au gourbi ; il ronfle bruyamment lui aussi ; soudain, mon regard se fixe sur le même vers (dans un miroir) écrit dans cette langue que j'avais apprise voilà bien des siècles avant ma vie sur terre, -et que j'ai naturellement désapprise ; -j'arrive cependant non seulement à la lire mais encore à en savoir le sens : « Tu le crois vivant, il est mort, en vérité. »

Mon cœur palpite, mes mains tremblent, mes jambes flageolent ; il est vivant, me dis-je ; une voix exquise m'interrompt et me dit : « Mais tu ne vois que des morts drapés dans leurs lindeuls blancs. »

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 janvier 2006

LA CITÉ OÙ L'ON DORT (OU LA VOIX D'OUTRE-TOMBE)

La nuit agonise ; les aurores commencent à poindre dans le sang effiloché des génies nocturnes. Je suis assis au pied d'un olivier centenaire, encore fécond malgré le poids lourd des années. J'aperçois difficilement le cimetière de la bourgade de mes ancêtres ; je me trouve pourtant à un jet d'arc de *la cité où l'on dort* ; il est vrai que les aurores sont drapées de brume noire et violacée ; cela imprime un spectacle à la fois beau et sinistre.

Je commence à grelotter ; sur une branche de l'olivier centenaire, encore fécond, un étourneau grignote paisiblement des olives encore vertes sans se soucier de ma présence. Au loin, un vol bruyant d'étourneaux attire mon attention relâchée par la fatigue ; je dois avouer que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Dans la bourgade de mes ancêtres, nous venons de perdre un vieux saint. Après l'inhumation de sa dépouille, tous les hommes sont rentrés chez eux ; tous les fils du défunt sont rentrés chez eux ; quant à moi, je n'ai pu quitter la *cité où l'on dort* ; j'y suis resté aussi longtemps que mes jambes purent me porter ; mais n'en pouvant plus, j'ai regagné le pied de l'olivier centenaire, encore fécond, à un jet d'arc de la *cité où l'on dort* ; recroquevillé sur moi-même, je passe toute la nuit à attendre je ne sais quoi au juste, je ne sais qui ; bref, je passe toute la nuit dans une expectative nébuleuse et fébrile.

Je suis témoin des sommeils successifs de tous les oiseaux de l'olivieraie de la bourgade de mes ancêtres, de tous les insectes, de tous les reptiles ; de les voir pris de sommeil les uns après les autres m'a fatigué en vérité ; ce qui m'a encore plus fatigué, c'était le sommeil lourd et profond des hommes dans la bourgade de mes ancêtres ; de mon pied d'olivier centenaire, encore fécond, je peux nettement entendre leurs ronflements saccadés, intermittents, arythmiques, nerveux ou placides ; ces ronfleurs, ah, ces ronfleurs irresponsables ! n'ai-je cessé de répéter la nuit durant ; comment peuvent-ils avoir sommeil -et ronfler comme meules de grès- alors que la bourgade de mes ancêtres, de leurs ancêtres, brûle sous les œufs purpurins des diables ? Comment peuvent-ils avoir sommeil -et ronfler comme meule de grès- lorsque la bourgade de mes ancêtres -de leurs ancêtres- vient de perdre l'homme le plus sage qu'elle ait jamais connu ?

La nuit finit par trépasser ; le jour point ; la brume noire et violacée se dissipe ; je peux aisément voir les cippes des tombes dans la *cité où l'on dort* ; le soleil timoré –nous sommes dans le mois où l'on grelotte- jette des rais amorphes sur les sépulcres. Je me secoue, me lève, me frotte les yeux bien que je ne les aie pas fermés de la nuit et décide de me dérouiller les jambes ; je me dirige naturellement vers la *cité où l'on dort* à un jet d'arc de l'olivier centenaire, encore fécond.

Des tombes creusées à la va-vite, sans plan ni tracé, des dédales inextricables ; des herbes folles parmi les tombes ; des oléastres quelquefois de jeunes oliviers, des lentisques, des thuyas, des caroubiers, assurent de l'ombre à certains dormeurs dans ces tombes creusées à la va-vite ; sur chaque stèle funéraire, le même verset coranique : « Ô âme apaisée, retourne à ton Seigneur, satisfaite et agréée ! »

Je me dirige tout naturellement vers le sépulcre du saint qu'on a inhumé juste la veille ; nul marbre ne le couvre encore ; donc nul verset coranique ; en m'en approchant pourtant, j'entends (oui, *de mes propres oreilles, j'entends*) une voix à nulle autre pareille me glisser sur un ton suave et mélodieux : « Aède fatigué par l'insomnie, le froid et la fièvre, sache que le saint de la bourgade de tes ancêtres a été bien accueilli par les anges des tombes ! Aiguise un peu ton odorat ! Ne sens-tu pas ce parfum dont ils lui ont fait don ? Sache encore que toute sa vie durant, ce serviteur d'Allah n'avait prêché que la bonne parole qui invitait poliment les hommes et les femmes à la voie d'Allah : obéir à Sa Loi ; quant aux autres dormeurs, il n'est pas évident que leur âme soit apaisée ou agréée par le Seigneur Allah, l'Unique Dieu de tous les univers ; ce sont leurs parents qui ont bien voulu faire graver le fameux Verset si fréquemment cité. Tiens ! Que dis-tu de tel autre dormeur ? N'avait-il pas déserté la bataille à Menzel-Harb juste avant d'être tué par les Roumis ? Ses fils avaient pourtant fait graver ce fameux Verset. Que dis-tu de tel autre dormeur ? Ne rendit-il pas l'âme en flagrant état d'ébriété ? Ah, çà ! Ces hommes qui ne font rien et qui veulent tout avoir ! »

Le soleil s'enhardit ; il darde ses rayons sur la *cité où l'on dort* ; ils me réchauffent malgré le froid qui s'empare de mon cœur, car l'idée me vient de lire systématiquement les noms *des dormeurs de la cité* ; j'en suis horrifié ; à chaque nom force m'est de lier ces adjectifs infamants : usurier, fornicateur, infidèle, adultère, impénitent, déserteur, violeur invétéré d'enfants...

Je quitte *la cité où l'on dort*, les yeux en larmes, l'âme inapaisée, le cœur en pleurs, l'esprit brouillé ; mes jambes titubent et flageolent.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 13 janvier 2006

LE PÈLERINAGE DES SIX BESTIOLES

Une flaque de sang, une autre flaque de sang à l'ombre d'un cactier en fleurs ; trois abeilles vrombissent frénétiquement au-dessus d'un figuier déchiqueté par le vent du soir. Je me promène tout à fait seul à l'orée des olivettes de ma bourgade. Au loin, un géant griffu, crochu, difforme, aux mains violacées et rugueuses, vient d'occire le soleil fatigué par sa course ; je ne suis nullement étonné d'entendre les longs gémissements lugubres et combien déchirants du soleil occis par ce géant impassible.

Je continue ma promenade sous les ailes de la nuit souillée par des taches rubescentes. Les trois abeilles ont cessé leurs vrombissements depuis longtemps ; ce sont trois libellules qui les remplacent à quelques pas de moi ; elles volettent exactement au-dessus de trois lucioles ; on dirait qu'elles se sont entendues pour évoluer de la sorte ; la cohorte la mieux entraînée du monde serait incapable de coordonner ses mouvements aussi harmonieusement ; je n'en reviens pas.

J'écarquille les yeux ; j'écarquille les yeux encore de plus belle afin de déceler « un chef de troupe » quelconque qui synchronise l'évolution des trois insectes et des trois vers ; j'écarquille les yeux sans le moindre résultat ; nulle trace « de chef » ; les trois libellules sont toujours placées exactement au-dessus des trois lucioles dont je me rapproche de façon perceptible ; elles n'accélèrent ni ne ralentissent leurs rampements ; les trois libellules continuent aussi imperturbablement leurs vols frêles et saccadés sans s'effarer le moins du monde comme si je n'existais pas, comme si je ne risquais pas de les attraper ou d'écraser leurs partenaires terrestres.

Je ne cesse de me poser mille et une questions sur le comportement étrange des six bestioles. La lune est éclatante ; elle envoie sur les olivettes de ma bourgade ses rais d'or ensorcelants ; j'ai la nette impression de voir à sa surface une jeune fille d'une rare beauté en train de se peigner les cheveux ; c'est justement des cheveux de la belle jeune fille que naissent les rais d'or que la lune envoie sur les olivettes de ma bourgade.

Il est minuit passé ; tout dort, sauf les six bestioles qui évoluent gracieusement devant moi ; je suis fatigué par ma vadrouille forcée ; je veux en effet percer le secret de cette harmonie, de cette parfaite synchronisation « terrestre et aérienne ».

J'ai beau vérifier l'existence « d'un chef d'orchestre » ; peine perdue ; rien qui supervise l'évolution gracieuse des six bestioles.

La lune continue d'envoyer sur les olivettes de ma bourgade ses rais d'or ensorcelants et la jeune belle fille de se peigner les cheveux ; je n'en suis pas moins fatigué ; or tandis que je suis de près, très attentivement, libellules et lucioles, une voix à peine audible me frôle le cœur ; elle est exquise car elle chante un chant que j'ai connu dans un autre monde, un chant divin dont les paroles sont plus claires qu'eau de roche, je suspends ma marche ; j'écoute la voix qui me frôle le cœur ; susurrante, elle me dit : « Ne te dépense pas outre

mesure ! Ces bestioles sont guidées par le chant du saint trépassé voilà exactement sept lunes. Écoute bien ton cœur ! Que dit le chant ? »

Au début, je reste perplexe ; la voix qui me frôle le cœur est aussi ensorcelante que les rais d'or envoyés depuis la lune sur les olivettes de ma bourgade. Je blêmis, j'écoute avec fièvre ; mon cœur frissonne ; que dit le chant du saint trépassé voilà exactement sept lunes ?

Tout dort, sauf les six bestioles et moi. En mon cœur sans rancœur qui doucement pleure, j'entends une voix exquise s'adresser à mon tréfonds : « Aède éploré par *sa mort*, ne cherche pas à savoir pourquoi ces six bestioles sont si ordonnées ! Elles sont en pèlerinage ; elles iront de ces vols et de ces rampements aux lieux prescrits par Allah ; as-tu fait le pèlerinage aux hauts-lieux de la Religion ? »

Je suis ahuri ; non, je n'ai pas encore fait le pèlerinage ; c'est un manquement grave à l'Ordre d'Allah ; je suis pourtant valide et j'en ai les moyens ; c'est alors que mes yeux se remplissent de larmes, de larmes si chaudes qu'elles me brûlent les joues et le menton.

Les trois libellules et les trois lucioles continuent imperturbablement leur itinéraire sacro-saint. La lune envoie toujours ses rais d'or ensorcelants sur les olivettes de ma bourgade ; je rentre enfin fatigué par ma vadrouille nocturne, jurant (avant de m'affaler sur mon lit froid) d'aller au pèlerinage le plus tôt possible à l'instar des six bestioles.

Bouhajar, café Borhen, le 12 janvier 2006

EMBRUNS DE RÊVES

(I)- 1/ LE FAUBOURG DE LA MOMIE

Dans mon rêve échanré, le dragon est aveugle ;
Le sorcier pleure encore, il a peur de Sargon ;
Le jour meurt sans rancœur, la nuit geint, le ciel beugle ;
Un aède amoureux a tué le dragon.

Le sorcier pleure encor sur un corps de phalène.
Du ciel choit le sanglot renaissant tous les mois.
Le pâtre se repaît du parfum de l'haleine ;
Il égare à chaque heure en dansant ses émois.

Du ciel choit le sanglot sur le flot de la crainte
Qui régent un faubourg où se meurt le lilas.
Le tyran est sorti d'un vivant labyrinthe ;
Il sautille en griffant de curieux falbalas.

Qui régent un faubourg où s'endort la momie ?
- Le serpent venimeux qui répand les douleurs
Dans nos cœurs ébréchés, la rancœur qu'a vomie
La vipère en courroux dans les bourgs sans couleurs.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois des statues
Aux regards vaporeux ; je revois la Rancœur
Défiler où que j'aille aux cités dévêtues,
La Frayeur aux abois s'agripper à mon cœur.

Monastir, café du Marabout, le 24 mai 2003

(I)- 2/ LE TYRAN DE MEMPHIS

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un phalène
Barbouillé par le sang qui renaît tous les mois,
Paul Verlaine en courroux qui s'enfuit dans la plaine
Où sanglote Arthur-Jean, avalant ses émois.

Barbouillé par le sang du vivant labyrinthe,
Le dragon a griffé ses curieux falbalas ;
Or l'ogron a crié dans le lac de la crainte :
« Occidez le muguet, le jasmin, le lilas ! »

Le dragon a griffé les draps noirs des momies.
Au matin, brusquement, je gémis de douleur.
Dans mon rêve ont brillé les rancœurs qu'à vomies
Le serpent qui rampille au faubourg sans couleur.

Au matin, brusquement, je revois des statues
Aux regards pétrifiés par des pleurs de rancœur ;
J'aperçois, près de moi, des enfants dévêtues
Par l'ogron furibond qui se paît de mon cœur.

Dans mon rêve échanré, geint le bourg, le ciel beugle,
Le tyran de Memphis parle encore à Sargon ;
Le sorcier cède un pas, -car la nuit est aveugle- ;
Il s'accroche au jupon lacéré d'un dragon.

Monastir, ibidem, le 24 mai 2003

(I)- 3/ L'AVALEUR DES MOMIES

D'où sors-tu, troubadour ? - Du profond labyrinthe
- Qu'a construit le serpent, grand semeur de douleur-,
De l'étang de l'autan, de la mer de la crainte,
De l'oued fendillé qui n'a plus de couleur.

De l'autan de l'étang, avaleur de momies,
Que dis-tu, troubadour ? – Qu'il se pâte de lilas,
De mugets, de jasmins, de ces peurs qu'ont vomies
Les danseurs *furieux* aux curieux falbalas.

Que dis-tu, troubadour, des regards des statues ?
- J'y décèle, ô Seigneur, des relents de rancœur.
Pourquoi donc, troubadour ? – Vois les voix qu'on a tues,
La douleur de la corde agrippée à mon cœur !

Pourquoi donc, troubadour ? – La fraîcheur de l'haleine
Fait gémir le sorcier au début de ce mois,
Fait frémir le dragon qui trucidé un phalène ;
Quant à moi, je m'en vais abreuver mes émois.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un aveugle,
Un errant, un métèque amoureux de Sargon ;
Devant moi, le jour meurt, la nuit geint, le bourg beugle,
Chacun pleure en marchant ; on a peur du dragon.

Monastir, ibidem, le 24 mai 2003

(I)- 4/ LE LAC DE LA CRAINTE

Que sens-tu, troubadour ? - Des relents de momies,
Des relents de tombeaux décrépits, sans couleur,
Des odeurs de rancœur que le bourg a vomies
Dans la nuit sans lueur où s'épand la douleur.

Des relents de tombeaux, de ces voix qu'on a tues
Que dis-tu, troubadour ? – Qu'on se meurt de rancœur,
Où que j'aille aux cités, j'aperçois des statues ;
- Or il pleure en mon âme, or il pleure en mon cœur...-

Que dis-tu, troubadour, du profond labyrinthe ?
- Qu'on s'y perd, qu'on s'y meurt sous un mur orbe et las ;
Qu'on se meurt en douleur dans le lac de la crainte ;
(Vienne alors le dragon aux curieux falbalas !)

Vienne alors le dragon enrobé dans l'haleine
De la mort au croc long repoussée en ce mois.
Dans mon rêve échanré, j'entrevois un phalène
Dans la main d'un sorcier turbulent, sans émois.

Dans mon rêve échanré, le regard d'un aveugle
Vrille encore le *mien* ; je m'adresse à Sargon
Qui me dit : « Tais-toi donc ! le bourg meurt, le ciel beugle :
Le sorcier en répond, en répond le dragon. »

Monastir, ibidem, le 24 mai 2003

(I)- 5/ LE SULTAN PERVERTI

Dans mon rêve échanré, j'entrevois des statues ;
Leurs regards sont absents, mais gravés de rancœur ;
Des fourmis, des bourdons dont les voix se sont tues ;
Le serpent qui se paît goulûment de mon cœur.

Leurs regards sont absents, car le ciel est aveugle.
En courroux, yeux hagards, je m'adresse à Sargon
Qui me dit doucement que l'or ment, que l'air beugle,
Que l'ogron ce matin a griffé le dragon.

En courroux, yeux hagards, j'aperçois un phalène
Dans le ciel purpurin qui s'é gare en ce mois ;
Le sorcier vient vers moi, vomissant son haleine
Que barbouille un sang noir : ont jailli mes émois.

Dans mon rêve échanré, de l'étang de la crainte
Est sorti le lutin qui me donne un lilas
Et me dit : « Cours t'enfuir au profond labyrinthe !
Le sorcier s'est drapé de brillants falbalas. »

Dans mon rêve échanré, la rancœur qu'a vomie
Le dragon du faubourg, mit à vif nos douleurs ;
Je m'avance à pas brefs, j'aperçois la momie
D'un sultan pervers qui vécut sans couleurs.

Monastir, ibidem, le 24 mai 2003

(II) -1/ LE PAYS DU MOQUEUR

Dans mon rêve échanré, le guerrier amorrite
A crié dans la nuit mélangée au matin :
« Que dis-tu ? Que dis-tu, troubadour émérite ?
Que l'on mette à ton chef un tarbouch de satin ?

A crié dans la nuit mélangée, ululante,
Le dragon furibond qui s'avance à pas lourds :
« Qu'on m'amène ici donc la brebis turbulente !
Mais où sont cependant mes habits de velours ? »

Le dragon furibond, qui s'en va vers la source
De l'oued en étiage, a plié les genoux.
Sa fureur a figé le soleil dans sa course,
- Un enfant orphelin s'est assis près de nous.-

Dans mon rêve une étoile a vagué furibonde ;
Je lui dis doucement sans amour ni rancœur :
« Où cours-tu, belle étoile ? Où cours-tu, vagabonde ? »
Elle a dit méchamment : « Au pays du Moqueur. »

Dans mon rêve apparaît un fellah qui moissonne
Des chefs gris, des bras longs, des regards ténébreux.
Au faubourg éventré, je gémiss, je frissonne,
Car j'entends entonner la chanson des Hébreux.

Monastir, ibidem, le 24 mai 2003

(II) -2/ LES CACTIERS PURPURINS

J'aperçois dans mon rêve une étoile ululante,
Le Grand-Chien qui clabaude en sautant à pas lourds,
Une ogresse encrassée, à la main turbulente ;
Le sorcier habillé de satin, de velours.

Le Grand-Chien qui clabaude a fait peur à la source ;
Le pâtre en sanglots la supplie à genoux :
« Laisse en paix cette étoile orpheline en sa course !
Par Allah le Seigneur, viens t'asseoir parmi nous ! »

Le pâtre en sanglots, dans la nuit furibonde,
Cherche encor les trois fleurs pour guérir sa rancœur ;
Or l'ogron vient le voir, - car l'ogron vagabonde ; -
Que fais-tu ? lui dit-il. - je m'enfuis du Moqueur.

Dans mon rêve échanuré, le pays amorrite
Est semé de chardons dont se teint le matin ;
Un dragon furibond, une ogresse émérite,
Sont vêtus de brocart, de rais d'or, de satin.

Je m'avance en silence ; au faubourg on moissonne :
Des faisceaux aux relents effrayants, ténébreux,
Des oueds où s'écoule un sang vif, - je frissonne, -
Des cactiers purpurins qu'ont plantés des Hébreux.

Monastir, ibidem, le 24 mai 2003

(II) -3/ L'OGRESSE ULULANTE

As-tu vu, troubadour, les rais d'or de la source ?
- J'aperçois le dragon qui se met à genoux
Devant l'ogre en courroux, le Grand-Chien en sa course ;
Une étoile aux abois qui s'enfuit loin de nous.

J'aperçois le dragon dans la nuit furibonde ;
Il blasphème un fleuron dont il prend la liqueur ;
Quant à moi, je médis du faubourg qui se bonde
De silence effronté, de bruits sourds, de rancœur.

Il blasphème un fleuron qu'au couchant on moissonne.
Apeuré, je lui dis : « Vois le ciel ténébreux !
Vois la nuit en sanglots purulents ! » Il frissonne :
Il entend hululer la chanson des Hébreux.

Apeuré, je lui dis : « Connais-tu l'Amorrite
Qui planta le froment et tissa le satin ?
Aujourd'hui, le dragon, - assassin émérite-,
Veut l'occire en chantant, en dansant au matin. »

Dans mon rêve apparaît une ogresse ululante ;
Elle agriffe un dragon sur un plat de velours.
Je m'avance à pas lents, dans la nuit turbulente,
À pas brefs, à pas prompts, à pas grands, à pas lourds.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 24 mai 2003

(II) -4/ LE MALOTRU

Dans mon rêve échanré, j'aperçois furibonde
Une étoile en émoi - dont on trait la liqueur -,
Une aurore au rai tors où le chien vagabonde,
Un condor, un vautour au pays du Moqueur.

Une étoile en émoi, qu'à l'aurore on moissonne,
A filé dans le ciel jusqu'au seuil ténébreux.
Dans mon rêve apparaît un ogron qui frissonne :
Il a peur du sentier tortueux des Hébreux.

A filé dans le ciel, jusqu'au seuil amorríte,
Le Grand-Chien qui clabaude en habits de satin ;
L'aperçoit une ogresse émaciée, éméríte ;
Elle a dit en criant : « Qu'il est beau le Mâtin ! »

Le Grand-Chien qui clabaude à l'aurore ululante
Donne encore au sorcier un appât de velours.
Or l'ogron crie encor ; de sa main turbulente,
Il flagelle un àède amoureux aux cris lourds.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois dans sa course
Un soleil pétrifié qu'on égorge à genoux ;
Le sorcier qui maudit la fraîcheur de la source
Et me dit : « Va-t'en loin, malotru, loin de nous ! »

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 24 mai 2003

(II) -5/ LE SENTIER DES HÉBREUX

Dans mon rêve échanré, le dragon nous moissonne
Au faubourg sans labour, aux matins ténébreux ;
Une ogresse en émoi, crie alors, je frissonne.
As-tu peur ? me dit l'ogre au sentier des Hébreux.

Au faubourg sans labour, j'entrevois l'Amorrite
Qui me dit en courroux : « As-tu peur du matin ? »
Lui répond sans jupon cette ogresse émérite :
« Il se vêt d'habits clairs, parfumés de satin. »

Il me dit en courroux dans la nuit turbulente :
« Que vois-tu, troubadour ? » -Un appât de velours,
Une ogresse en sanglots, une oiselle ululante,
Un sorcier émacié qui s'avance à pas lourds.

Que sens-tu, troubadour ? –La fraîcheur de la source
Où s'abreuve un renard en pliant les genoux.
S'est figé le soleil au milieu de sa course,
Tant il craint l'hymne ancien du faubourg des Banous.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois pudibonde,
Une enfant orpheline aux abois, sans rancœur,
Un éclair assassin dans la nuit vagabonde,
Une étoile en sanglots dont on trait la liqueur.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 24 mai 2003

(III) -1/ LA CANDEUR PASTORALE

Dans mon rêve échanré, l'empereur des Kassites
M'a parlé violemment ; - il marchait dans le vent.
Il m'a dit : « Connais-tu les émirs abbassites ?
Ils sont craints au faubourg de la mort comme avant. »

Il m'a dit : « Troubadour, connais-tu la couronne
De l'ogresse en émoi qui nourrit mes frissons ? »
Je lui dis en pleurant : « Vois le vent qui ronronne !
Ce matin, il agrippe en courroux nos moissons. »

Je lui dis en pleurant : « La candeur pastorale,
Vends-la-moi, vieux pâtre, moyennant trois réaux ! »
Il me dit, s'abreuvant de l'humeur aurorale :
« La cité ni ses gens ne seront tes féaux. »

Il me dit, s'abreuvant de l'humeur qui se moire :
« Que dis-tu, troubadour émouvant du vent fou ? »
Je lui dis en pleurant : « J'ai perdu la mémoire ;
L'a griffée au couchant le dragon de Corfou. »

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un archange ;
(Est-ce alors Gabriel ?) il détient des clefs d'or
De l'Eden ; un aède a chanté la louange
Du Seigneur Tout-Clément au mépris du Condor...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 25 mai 2003

(III) -2/ L'ÉMIR ABBASSITE

Alexandre a perdu ce matin sa couronne
De chardons purpurins ; j'ai perdu mes moissons
De versets parfumés dans la nuit qui claironne
En mon cœur sans rancœur agité de frissons.

Des chardons purpurins, de la fleur aurorale
Que dis-tu, troubadour destructeur de fléaux ?
- Que l'ont hait avec cœur la candeur pastorale
Que répand le pâtre en perdant ses féaux.

Que dis-tu, troubadour, du voussoir qui se moire
Au regard du molosse ? Aux bruits lourds du vent fou ?
Que dis-tu du sorcier qui perdit son grimoire ?
Du dragon furibond dont la ville est Corfou ?

Du dragon furibond, ligoté dans un lange,
De l'archange Israfil qui fleurit un rai d'or,
Du sang ord, du poisson dont on fait un mélange
Que dis-tu, troubadour ? Que dis-tu du condor ?

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois un Kassite ;
Incendiant le Zagros, il médit du grand vent ;
Bagdad brûle, il ulule ; *un calife* abbassite
Seul purule à Bagdad, son cœur geint comme avant.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 25 mai 2003

(III) -3/ ÉCLAIRS DE FLÉAUX

Dans mon rêve a zébré la lueur aurorale ;
Ont crissé dans nos bourgs les éclairs des fléaux.
Brusquement, a chanté la candeur pastorale
Le pâtre du printemps, -imitant mes fléaux.-

A crissé dans mon bourg un relent de grimoire ;
L'ont happé les dragons que l'ont voit à Corfou.
Dans mon rêve échanré, le voussoir, qui se moire
Dans les yeux du renard, plaît encore au vent fou.

Dans mon rêve échanré, le parfum de son linge
Grise aussi le vautour qui poursuit un condor.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois un mélange
Mystérieux de sang ord, de chardons, de rais d'or.

A surgi devant moi dans la nuit, un Kassite ;
En colère, il s'enfuit du Zagros dans le vent
Pour aller égorger un monarque abbassite
Qui trucidé en riant le faubourg émouvant.

J'aperçois dans mon rêve un chaton qui ronronne ;
Est-il noir ? Est-il blanc ? Est-il roux ? Un frisson
Me secoue au couchant très méchant qui claironne
Que je suis endeillé, car je perds ma moisson.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 25 mai 2003

(III) -4/ LA FLEUR AURORALE

J'aperçois dans mon rêve un sorcier sans grimoire ;
Qu'il est triste, ô Seigneur ! Il s'en plaint au vent fou,
Lui disant en pleurant : « Je n'ai plus de mémoire ;
Secours-moi, par Iblîs, par le lys de Corfou ! »

Qu'il est triste, ô Seigneur ! Il s'en plaint à l'archange,
Lui disant en pleurant : « J'ai perdu mon blé d'or ;
Secours-moi, par Allah ! À toi va ma louange !... »
« Moissonneur, va-t'en voir le vautour, le condor ! »

« Secours-moi, par Charon, a crié le Kassite ;
Je me noie aux feux noirs, recouverts par le vent. »
Je l'entends, cœur battant, en pensant à Tacite ;
« S'occiront les *tiens*, me dit-il, comme avant. »

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la couronne
De chardons, d'ergots longs qu'on a mise à Soissons
Sur le chef de Clovis dans le vent qui ronronne ;
Je recule à pas prompts, secoué de frissons.

Brusquement, a volé la chanson pastorale,
Parfumant le froment, la moisson, les fléaux.
Je m'avance en rêvant de la fleur aurorale
Qui vaudra, par Allah, son pesant de réaux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 25 mai 2003

(III) -5/ PROFESSION DE FOI

Je T'adresse en pleurant, Allah Grand, ma louange
De m'avoir façonné de limon, de rais d'or.
Je crois fort au Coran révélé par l'Archange
Au Prophète-envoyé dont s'enfuit le Condor.

Je crois fort au Coran qui remet Ta couronne
Sur le chef du *fidèle* abreuvé de moissons.
Je médis, par Ton Nom, de Satan qui ronronne
En mon cœur sans rancœur, de l'autan des frissons.

Je médis, par Ton Nom, du sorcier sans grimoire,
Du dragon furibond qui s'ébat au vent fou,
Du *faubourg* dévoyé, du voussoir qui se moire
Dans les feux de l'enfer, du marchand de *Corfou*.

Je maudis, par Ton Nom, la chanson pastorale
Que Satan tisse encor, moyennant deux réaux ;
Cependant j'aime alors la prière aurorale
Qui fait fuir le païen orgueilleux, ses féaux.

Que Satan tisse encore un relent de Kassite !
Peu me chaut, car me grise un parfum émouvant
Qui jaillit du Coran, -non d'un vers de Tacite - ;
Qu'on me laisse alors donc m'ébrouer dans le vent !

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 25 mai 2003

(IV) -1/ LE MOLOSSE ENRAGÉ

Dans mon rêve échanré, j'aperçois Archimède ;
Il malaxe une eau vive et un sang tortueux.
Sur un flanc du Zagros déambule un roi mède ;
Sa jument le poursuit sous le ciel montueux.

Il malaxe une eau vive et cet air qu'on respire,
Puis me dit en colère : « As-tu vu l'alcyon ?
As-tu vu la vipère en courroux ? Son empire ?
Entends-tu ce matin l'hymne ancien de *Sion* ? »

Il me dit en colère : « As-tu vu sous le chêne
Le roi pieux *Louis Neuf* au couchant embruiné ?
Je lui dis en courroux : « Que la nuit se déchaîne !
Mon vieux bourg ne sera jamais plus *ruiné*. »

Le roi pieux *Louis Neuf* fuit le temps qui chancelle,
Ce printemps purulent sous le ciel naufragé.
Dans mon rêve a jailli le brandon d'étincelle
Dont s'éclaire, ô Seigneur, un molosse enragé.

Dans mon rêve apparaît en dansant un rhapsode ;
Il chantonne à l'entour d'un *oued* opalin.
Le jour pleure en mon cœur, je frémis ; l'ogron rôde.
Devant moi pleure aussi le faubourg orphelin.

Monastir, café du Marabout, le 26 mai 2003

(IV) -2/ LE ROI MÈDE

Que dis-tu, troubadour, de cet air qu'on respire ?
- Qu'il est lourd, qu'il abreuve un piteux alcyon,
Que l'autour, le condor ont fleuri leur empire
Que gouverne en dansant le dragon de Sion.

Qu'il est lourd, qu'il abreuve un ânon sous sa chaîne !
Peu me chaut ! dit l'ogresse au faubourg embruiné.
Je regarde alentour ; adossé contre un chêne,
Le roi pieux rend justice au chaland *ruiné*.

Peu me chaut ! dit l'ogresse au printemps qui chancelle.
Devant moi, j'aperçois le faubourg naufragé,
Dans la nuit qui transhume un rai d'or étincelle,
La nue orde en sanglots, le nuage enragé.

Devant moi déambule en chantant un rhapsode ;
Où va-t-il en chantant ? –Rencontrer le Malin,
Le moquer en chantant ; cependant l'ogron rode
Son ami dévoué dans le soir opalin.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois le roi mède ;
Il me dit en chantant l'hymne ancien, tortueux :
« Connais-tu, troubadour, Al-Boudour ? Archimède ? »
- En chantant, il gravit des sentiers montueux.-

Monastir, ibidem, le 26 mai 2003

(IV) -3/ L'ENNEMI DU RHAPSODE

L'ouragan des brigands au couchant se déchaîne.
Devant moi s'évapore un village embruiné ;
(On l'occit dans le sang) ; le roi pieux, sous son chêne,
Rend justice à vingt serfs, au *bourgeois ruiné*.

Devant moi s'évapore un brandon d'étincelle ;
L'ont éteint le sorcier, le molosse enragé.
Le printemps aux abois crie encore, il chancelle,
Puis il meurt sur l'écueil du Piteux Naufragé.

L'a tué le sorcier, -ennemi du rhapsode- ;
Pourquoi donc ? m'écrié-je. – Ah, vois-tu le Malin ?
Me répond un aède amoureux ; le chien rôde
À l'entour du faubourg, au matin opalin.

Dans mon rêve échancré, croît le pleur, il empire ;
Le vent danse, il ulule en moquant l'alcyon ;
Le serpent rampe encor mollement, il expire
Dans une heure, a-t-on dit, au pays de *Sion*.

Devant moi, brusquement, apparaît Archimède
Qui me dit : « Connais-tu le sentier tortueux ?
La couronne et le sceptre embaumés du roi mède ? »
Me parlant, il ascend dans un bourg montueux.

Monastir, ibidem, le 26 mai 2003

(IV) -4/ L'EMPIRE DU DRAGON

Un ivrogne a pleuré ; dans le bourg qui chancelle,
Il a dit : « Qu'on secoure un frileux naufragé ! »
Une étoile orpheline au voussoir étincelle ;
Le Grand-Chien qui clabaude est distors, enragé.

Il a dit : « Qu'on secoure en courant ce rhapsode !
On nous dit qu'il chantonne un cantique opalin.
Qu'on trucide au couchant le dragon qui corrode
Le sorcier grimaçant, - ces amis du Malin !- »

On nous dit qu'il chantonne, imitant Archimède,
Euripide, Avicenne aux sermons tortueux.
Je répons furibond : « Connaît-on le roi mède ?
Ctésiphon, ses faubourgs, ses chemins montueux ? »

Dans mon rêve apparaît un serpent qui soupire ;
La vipère en courroux suit toujours l'alcyon ;
Le dragon au feu noir agrandit son empire
Qui s'étend à l'Euphrate en passant par *Sion*.

Dans mon rêve échancre, ce dragon se déchaîne
Contre un chant du faubourg, du village embruiné.
Louis Quatorze a pleuré quand Louis Neuf, sous un chêne,
Fleurissait l'Équité pour le bourg *ruiné*.

Monastir, ibidem, le 26 mai 2003

(IV) -5/ LES AÏEUX D'ARCHIMÈDE

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un rhapsode,
Une ogresse en courroux dont se rit le Malin,
Un ogron à l'œil prompt, un dragon qui corrode
Le lit sec d'un *oued* au reflet opalin.

S'est cloué, devant moi brusquement le roi mède.
Nous étions tous les deux dans un bourg montueux.
Il m'a dit souriant : « Connais-tu d'Archimède
Les aïeux qu'on dit pieux ? » Ils étaient tortueux.

Nous étions tous les deux dans un bourg qui soupire.
J'entrevois dans la brume un envol d'alcyon,
Le dragon qui fulmine à l'entour de l'empire
Du sorcier que maudit le pays de *Sion*.

Dans mon rêve échanré, ce sorcier se déchaîne ;
Il en veut à la terre, au village embruiné,
À Louis Seize, à Louis Onze, à Louis Neuf, au vieux chêne
Où se rend l'Équité pour le Bourg *ruiné*.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois l'étincelle
D'un brandon attisé par l'ogron enragé ;
J'entrevois dans la brume un sorcier qui chancelle ;
Pourquoi donc ? Où va-t-il ? – Dans le soir naufragé.

Monastir, ibidem, le 26 mai 2003

(V) -1/ LE DIEU MARDOUK

Dans mon rêve échanré, plane encor le silence
Dans le bourg en sommeil, enchaîné par Mardouk
Ou plutôt par un scribe *éborgné* qui s'élance
Du saint temple embaumé qu'il a pris pour fondouk.

Or s'enfonce en sueur un vieux serf dans la glèbe
Au couchant, à l'entour d'un tombeau descellé.
Il s'écrie en sueur, s'adressant à la plèbe :
« Ce matin, le cheval de l'éclair est sellé. »

Au couchant, à l'entour d'un tombeau, l'éclair rue.
Je m'avance à pas lents, enivré par le thym ;
Un vaillant laboureur, délaissant sa charrue,
Vient m'offrir gentiment le parfum du matin.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois qu'on adore
Le méchant dieu Mardouk, sur un roc, dans le vent,
Ashtarté, Bâl-Hammon ; le voussoir se mordore
De sang ord, purpurin, au relent décevant.

Ont chanté devant moi, dans le vent, plusieurs reines
Qui louaient leur Mardouk ; brandissant un fusain,
L'une a dit en dansant : « Nos chansons sont sereines ;
Sois témoin, troubadour ! Sois témoin éclair *zain* ! »

Monastir, ibidem, le 26 mai 2003

(V) -2/ LA CHANSON DE LA PLÈBE

Dans mon rêve échanré, la chanson de la plèbe
M'a grisé sur-le-champ ; mon cheval fut sellé
Par l'éclair alléchant qui se rit de la glèbe
Défoncée à l'entour d'un tombeau descellé.

M'a grisé sur-le-champ un soc lourd de charrue,
Cependant que clabaude alentour un mâtin ;
Le dragon furibond me maudit, l'ogron rue ;
Le sorcier grimaçant a médit du matin.

Le dragon furibond me maudit, car j'adore
Grand Allah, Seul Seigneur aux Versets émouvants.
Dans mon rêve échanré, le faubourg se mordore
De flots bots, de relents, de bruits sourds et mouvants.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois plusieurs reines,
Des sérails, des sultans, des émirs, l'éclair zain,
Un esquif ébréché par des chants de sirènes,
Louis Quatorze éméché brandissant un fusain.

Devant moi, brusquement, a plané le silence
De la nuit du tombeau ; j'aperçois de Mardouk
Le grand temple ébréché par le vent qui s'élance
Après moi ; je m'enfuis, je regagne un fondouk.

Monastir, ibidem, le 26 mai 2003

(V) -3/ LA PLÈBE

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la charrue
D'un vaillant laboureur qui se lève au matin
Pour semer, pour fumer ; l'ânon brait, l'éclair rue.
J'aperçois le dragon qui traînasse un mâtin.

Ce vaillant laboureur, sache alors qu'il adore
Le soleil, l'astre ailé, le volcan et le vent ;
Quant à moi, je sanglote au matin que mordore
Mon long pleur hyalin que l'on dit émouvant.

Le soleil, l'astre ailé, le volcan, plusieurs reines
Ont chanté ce matin ; a chanté l'éclair zain.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois des sirènes ;
Que leur chant est exquis ! Qui les peint d'un fusain ?

Dans mon rêve échanré, le guerrier perd sa lance ;
Il ulule, il sanglote, il en veut à Mardouk ;
Babylone a trahi son parfum de silence ;
Il s'enfuit sans tarder au bas-fond d'un fondouk.

Il a vu cependant divaguer sur la glèbe
L'anglais reître à l'entour d'un tombeau descellé.
Il a peur encor plus, il en veut à la plèbe :
Elle a pris son cheval que l'éclair a sellé.

Monastir, ibidem, le 26 mai 2003

(V) -4/ ÉCLAIRS ZAINS

Dans mon rêve échanré, le voussoir se dédore,
Tant il craint l'ogron tors qui louvoie en rêvant.
Je m'avance à pas lents au faubourg qu'on mordore
De sang ord, -rouge et brun,- d'hymne antique, émouvant.

Tant il craint l'ogron tors qu'il revoit vingt-six reines ;
Il leur dit apeuré : « Grandissez vos fusains !
Entonnez le cantique aux odeurs souveraines !
Au faubourg j'offrirai fleurs de thym, éclairs zains. »

Il leur dit apeuré : « Parfumez le silence
D'huile amère, arabe et d'encens de Mardouk ! »
Le guerrier lui répond, l'attaquant de sa lance :
« Rentre alors au plus vite au *cellier du fondouk* ! »

Dans mon rêve échanré, j'entrevois sur la glèbe
Un cheval purpurin que l'éclair a sellé,
Une armoise, un chardon qu'on destine à la plèbe,
Un vautour à l'entour d'un tombeau descellé.

Un fougueux laboureur a saisi sa charrue ;
Il laboure avec cœur le parfum du matin.
Dans mon rêve échanré brait l'ânon, l'ânon rue
Quand traînasse un dragon furibond le mâtin.

Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 26 mai 2003

(V) -5/ PROSTITUTION PLÉBÉIENNE

À la mémoire vénérée de mon père, défenseur avéré de la plèbe « qui te vendrait cependant à ses oppresseurs contre une once de vent », me disait-il souvent.

Dans mon rêve ont paru près de moi plusieurs reines ;
L'une a dit au sorcier qui montait l'éclair zain :
« Nous voudrions écouter tes chansons souveraines ;
J'offrirai, pour te peindre, un crayon de fusain. »

L'une a dit au sorcier abreuvé de silence :
« Je voudrai, par Iblîs, le trépas de Mardouk,
D'Amon-Râ, d'Hammon-Bâl, du guerrier qui s'élance
Sur les pas de l'émir qui se cache au fondouk. »

Je voudrai, par Allah, me vautrer sur la glèbe,
Embrasser un ânon que l'éclair a sellé,
Chevaucher dans la nuit sur le cœur de la plèbe
Qui se vend-corps et âme-au tombeau descellé.

Dans mon rêve échanré, le faubourg se dédore,
Car le chien y clabaude en courant dans le vent ;
Or Mardouk gît encore au faubourg qui l'adore.
Écœuré, je m'avance en silence en rêvant.

Un vaillant laboureur apparaît sans charrue ;
Comme il sue, ô Seigneur, aux lueurs du matin !
Le jour meurt, la nuit geint, l'astre est tu, l'éclair rue.
Il repleure en mon cœur sans rancœur qu'on éteint.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 26 mai 2003

(VI) -1/ VIPÈRE EN COURROUX

Dans mon rêve échanré, j'aperçois sur le sable,
Au galop le cheval purpurin d'Enkidou ;
Dans la nuit éborgnée, au rai tors, incassable,
Apparaît devant moi le sorcier Hamidou.

Au galop à cheval, à l'aurore incertaine,
J'entrevois dans la brume un envol de carmin,
Le corbeau, le renard, le crapaud, La Fontaine,
Démosthène en sanglots, caressant un gamin.

J'entrevois dans la brume, affalé sur sa mule,
Le vain pape Innocent que l'on sait luxurieux ;
Dans le ciel-qui s'empourpre- un relent s'accumule ;
Il jaillit de la nuit au sommeil *curieux*.

Le vain pape Innocent chante encor mon cantique ;
Je lui dis d'étouffer son nuage orageux ;
Il reprend de plus belle en scandant l'hymne antique.
Je me tais ; par Allah, il me rend ombrageux.

Dans mon rêve échanré, la saison s'échevelle ;
L'argonaute a perdu trois moutons sans toison ;
Le bourg pleure, il se meurt, la nuit geint, le ciel vèle ;
La vipère en courroux a vomé son poison.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 26 mai 2003

(VI) -2/ LES SANGLOTS DE LA SOURCE

As-tu vu, troubadour, la lueur incertaine
Qui jaillit - dans le soir – de la fleur de carmin ?
Il répond : « Devant moi sourd un pleur de fontaine
Où s’abreuve une oiselle, où s’abreuve un gamin. »

Il répond : « Devant moi sourd un pleur, s’accumule
Le sanglot de la source à l’émoi *furieux* ;
J’aperçois sans vouloir, affalé sur sa mule,
Un éclair en courroux, aux poils roux, *curieux*. »

Le sanglot de la source est en moi ; le ciel vêle ;
L’ogre en rut, en courroux, darde encor son poison
Sur l’aède éploré ; quand la nuit s’échevelle,
L’argonaute égaré trouve enfin sa toison.

Je m’avance à pas lents quand j’entends l’hymne antique
Que chantonne un sorcier au printemps orageux ;
Je reprends flamboyant à mon tour mon cantique
Qui vous parle avec feu du dragon ombrageux.

Dans mon rêve échancre, j’aperçois incassable,
Purpurin, l’attisoir que saisit Enkidou ;
Gilgamesh me poursuit en courant sur le sable
Où se meurt le flot gris de l’oued de l’Hindou.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 26 mai 2003

(VI) -3/ LE MONARQUE AU JASMIN

Que dis-tu, troubadour ? –Le sang vif s'accumule
Au faubourg éventré dans le vent *furieux*.
Le dragon furibond sous un gond dissimule
Le feu long de l'ogron au regard *curieux*.

Le dragon furibond désapprend mon cantique ;
Je le chante à nouveau sous le ciel orageux ;
- Hier soir, en pleurant, j'ai chanté l'ode antique ; -
Le dragon furibond soudain fuit ombrageux.

Je le chante à nouveau quand la nuit s'échevelle ;
Le dragon furibond perd enfin son poison.
Je m'avance en silence à pas fins ; le ciel vèle ;
Il en choit l'argonaute en sanglots, sans toison.

Dans mon rêve échanré, j'entrevois la fontaine,
La tortue alourdie, à l'odeur de carmin,
Le corbeau, le renard, l'orateur Démosthène,
Le phénix, le flatteur du monarque au jasmin.

Dans mon rêve échanré, le parfum périssable
A bercé doucement le sorcier Hamidou.
Enivré, le sorcier a couru sur le sable
Où la mer vient mourir dans les bras d'Enkidou.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 26 mai 2003

(VI) -4/ LA MULE DU SORCIER

Le sorcier chante encore aujourd'hui l'hymne antique ;
Le dragon l'aperçoit sous le ciel orageux ;
Il lui dit : « Viens chez moi ; je t'apprends mon cantique
Assassin qui te rend *l'intrépide ombrageux* ! »

Je prends peur, je m'avance à pas lents ; le ciel vèle.
Brusquement, le dragon a vomi du poison.
Je m'avance à pas lents, car la nuit s'échevelle ;
Le voussoir ébréché perd aussi sa toison.

Brusquement, le dragon a vomi sur la mule
Du sorcier émacié que l'on dit luxurieux.
Au voussoir ébréché, le sang ord s'accumule,
Puis détrempe éméché le faubourg *furieux*.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois Démosthène ;
- Que sa voix est puissante ! On y voit du carmin.-
Je m'avance en silence, à l'aurore incertaine,
Tant j'ai peur qu'on occise au matin ton gamin.

Dans mon rêve échanré, le rai d'or périssable
A brillé sur un champ où s'enfuit Hamidou,
Le sorcier du faubourg ; j'aperçois sur le sable
En sommeil, étendu, le méchant Enkidou.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 26 mai 2003

(VI) -5/ LA COULEUR DU POISON

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la cervelle
En éclats d'un crapaud ; la couleur du poison
Que répand le serpent quand la nuit s'échevelle ;
Dans l'Euxin l'argonaute a perdu la toison.

Que répand le serpent quand la nuit s'accumule ?
Que répand la vipère au couchant *furieux* ?
Que répand le sorcier quand le jour dissimule
Ses rais tors, ses rais d'or, cependant luxurieux ?

Que répand le sorcier dans la ville incertaine ?
Que répand La Fontaine aux versets de carmin ?
Que répand en courroux à l'aurore Antisthène ?
Que répand au giron de sa mère un gamin ?

Dans mon rêve un dragon chante encor mon cantique ;
Le sorcier injurie un nuage orageux ;
Une ogresse aux abois pleure alors l'ode antique ;
Le *lion* se tapit, prend un air ombrageux.

Dans mon rêve un boa rampe aussi sur le sable ;
Il imite en rampant l'errement d'Enkidou
Que je vois gras de bave, en fureur, méprisable ;
N'est-il pas l'ami sûr du sorcier Hamidou ?

Monastir, café du Marabout, le 27 mai 2003

(VII) -1/ LES OISEAUX (BLANC ET NOIR)

Dans mon rêve échanré, j'aperçois parmi l'onde
Un ondin qui sautille, un mouton mérinos
Qui pâture un varech, une enfant rousse ou blonde
Qui sanglote à Cnossos, appelant le Minos.

Qui sanglote à Cnossos, appelant le tétrarque
De Leptis, de Tunis où je perds mes flambeaux ?
C'est Charon le Maudit, esseulé dans sa barque ;
Il a peur que le Styx soit remis en lambeaux.

De Leptis, de Tunis a-t-on vu la pépite ?
Dit l'ogron qui me teint de l'éclair de son sang.
L'oiseau blanc prend son vol au matin qui palpite ;
L'oiseau noir prend son vol dans la nuit qui descend.

L'oiseau noir prend son vol parfumé de luxure ;
L'oiseau blanc prend son vol dépourvu de vigueur ;
L'oiseau noir prend son vol dans la nuit jamais sûre ;
L'oiseau blanc prend son vol assommé de langueur.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois dans la coupe
Que me tend le sorcier un breuvage incertain ;
Je lui dis en fureur : « Voudras-tu que je coupe
Tes longs doigts, ta main orde et les jette au mâtin ? »

Monastir, ibidem, le 27 mai 2003

(VII) -2/ LA BOISSON INCERTAINE

Que dis-tu, troubadour policé, du tétrarque ?
Il répond : « J'aime encor la clarté des flambeaux,
Or je sais que Charon n'a conduit dans sa barque
Que le vent émouvant des cent Grecs en lambeaux. »

Il répond : « J'aime encor un éclair de pépite ;
J'aime encor le parfum de mon cœur déhiscent ;
Au couchant rubescent, dans la nuit qui palpète,
J'aime encor du voussoir l'or du soir qui descend. »

Au couchant rubescent court encor la luxure
Que l'on hait dans mon bourg qui se paît de langueur,
Le dragon furibond, -à chaque heure un peu sùre, -
Nous abreuve, en un bond, d'un fleuron de vigueur.

Le dragon furibond m'a versé dans sa coupe
La boisson du sorcier au mélange incertain ;
Je la prends, je la jette en criant : « Je te coupe
En morceaux et te livre aux longs crocs du mâtin. »

Dans mon rêve apparaît une épouse rousse ou blonde ;
Mais où suis-je, ô Seigneur ! Au jardin de Minos ;
Le tyran de Cnossos a plongé dessous l'onde ;
Pourquoi donc ? Pour occire un agneau mérinos.

Monastir, ibidem, le 27 mai 2003

(VII) -3/ LE TÉTRARQUE D'ÉPIDAURE

As-tu vu, troubadour, du sorcier la pépite ?
Il répond : « J'aperçois un envol de mon sang,
Un parfum de fleuron dans la nuit qui palpète,
Le voussoir en sanglots, lacéré qui descend. »

Un parfum de fleuron, - que vomit la luxure, -
Tourne encor sur mon chef étourdi, sans vigueur.
Je m'avance à pas lents dans la nuit qu'on dit sûre ;
Je traverse un faubourg qui se meurt de langueur.

Je m'avance à pas lents dans la nuit qu'entrecoupe
Le sanglot d'un trouvère au verset incertain ;
Je m'avance encor plus ; le sorcier tend sa coupe
À l'éclair, au dragon, à l'ânon, au mâtin...

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois le tétrarque
D'Épidaure où se meurt Apollon en lambeaux.
Charon pleure, il sanglote apeuré dans sa barque ;
Le Léthé de *Charon* n'eut jamais de flambeaux.

Dans mon rêve apparaît le tyran parmi l'onde
Où se meurt un ondin. Qui va là ? C'est Minos !
Cria-t-on, au matin. Une enfant rousse ou blonde
Tient un bouc par l'oreille, un bélier mérinos.

Monastir, ibidem, le 27 mai 2003

(VII) -4/ LE CHIEN LUXURIEUX

Au faubourg du sorcier a fleuri la luxure.
Je m'avance à pas lents animal sans vigueur ;
Or j'y vois sans vouloir, à travers la nuit sûre,
Le trouvère aux cent vers qui se meurt de langueur.

Je m'avance à pas lents ; le sorcier tend sa coupe
À l'aède amoureux, aux versets mystérieux ;
Loin de moi ! lui dit-il dans la nuit qu'entrecoupe
Le clabaud hululant du Grand-Chien luxurieux.

À l'aède amoureux que l'on voit parmi l'onde
Dira-t-on que *rampille* aujourd'hui le Minos ?
Que Cnossos, englouti sous les pleurs de la blonde,
Ne paîtra plus jamais de rognons mérinos ?

Dans mon rêve échanré, désolé dans sa barque,
Geint Charon ; il a peur qu'on le mette en lambeaux.
Je traverse Épidaure où je vois un tétrarque
Barbouillé par le sang déhiscent des flambeaux.

Dans mon rêve échanré, j'entrevois la pépite
D'or vivant, qu'ont volée, en pissant dans le sang,
Le blanc reître aguerri dans la nuit qui palpite
Et l'ogron à l'œil prompt au couchant rubescent.

Monastir, ibidem, le 27 mai 2003

(VII) -5/ RÉPONSES FURIBONDES

Que dis-tu, troubadour, du sorcier ? de sa coupe ?
Il répond furibond : « Que dit-on du mâtin ?
Du tyran de Cnossos ? de la nuit qu'entrecoupe
Un sanglot d'orphelin au demain incertain ? »

Il répond furibond : « Que dit-on du tétrarque
Au regard barbouillé par nos chairs en lambeaux ?
Que dit-on de Charon l'Assassin ? de sa barque
Qui transporte un nid sain de faucons, de corbeaux ?

Il répond furibond : « Aimez-vous la luxure ?
Que dit-on du dragon qui fleurit ma langueur ?
Que dit-on de l'ogron à l'œil prompt ? Ma main sûre
L'abattra, par Allah, il mourra sans vigueur. »

Il répond furibond : « Voyez-vous parmi l'onde
Cet esquif clandestin affrété par Minos ?
Que dit-on au faubourg de l'enfant – rousse ou blonde –
Qui ne sait le parfum de la chair mérinos ? »

Dans mon rêve apparaît un clocher qui palpite
Dans le vent louvoyant et le soir rubescent ;
Le dragon amusé vole encor la pépite
De la nuit assassine au rai tors qui descend.

Monastir, ibidem, le 27 mai 2003

(VIII) -1/ LA FLEUR ABYSSALE

Dans mon rêve apparaît le tyran d'Argolide ;
Après lui, dans le vent, court encor le Trépas ;
La nuit marche en courroux ; on lui lance un bolide ;
Je la suis lentement en marchant pas à pas.

Après lui, dans le vent, on se pâte de démente,
Car l'ogron ment encor, lui qui craint l'Occident.
Je m'avance à pas lents en chantant ma romance
Sur un rythme endiablé, saccadé, trépidant.

Je m'avance à pas lents ; il me dit : « Je te laire
De chardons purulents, recueillis dans les bois. »
Je l'insulte au couchant sous le ciel qui s'éploie,
Cependant le Grand-Chien court alors aux abois.

Des chardons purulents, de la fleur abyssale
Que dis-tu, troubadour amoureux ? – La voix d'or
Qui nous vient du voussoir se répand dans la salle
Où l'autour rêve encore, où s'endort le condor.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois immobile
Le sorcier émâcié dans la nuit du tombeau ;
Apparaît une étoile au rai d'or délâbile
Que poursuit croassant dans le sang un corbeau.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 27 mai 2003

(VIII) -2/ ERRANCE EN ARGOLIDE

Chante encore aujourd'hui, troubadour, ta romance !
On nous dit que ton père a nourri l'Occident ;
Est-il vrai qu'on se paise en ton bourg de démente ?
Que ton ciel purpurin soit toujours trépidant ?

On nous dit que ton père, - au couchant qui s'éploie, -
A joué du rebec, du violon, du hautbois.
Est-il vrai que l'aïeul chante encore et se laure
De la fleur, du rai d'or recueillis dans les bois ?

Est-il vrai que ton père ait la fleur colossale
Dont l'odeur fait dormir le vautour, le condor ?
Quant à moi, je m'avance à pas lents dans la salle
Hypostyle où se couche un sorcier et s'endort.

Quant à moi, je m'avance à pas lents, délétibles ;
Je rencontre, étendu dans la nuit du tombeau,
Paul Verlaine en sanglots, les yeux creux, immobiles ;
Il me dit : « Qu'il est laid et méchant ce corbeau ! »

Dans mon rêve échanuré, je parcours l'Argolide ;
J'y rencontre un hoplite amoureux du trépas,
Un Spartiate en courroux qui me lance un bolide,
Un tribun d'agora qui me suit pas à pas.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 27 mai 2003

(VIII) -3/ LA CHANSON DU HAUTOBOIS

Que dis-tu, troubadour ? – Vois mon bourg qui s'éploie !
On en jette aujourd'hui les enfants dans les bois ;
Le dragon purpurin, assassin, fait éclore
Le trépas. Vois mourir la chanson du hautbois !

Le dragon purpurin, à la main colossale,
A crié dans la nuit, s'adressant au condor :
« Va griffer les becs tors, dans l'aurore abyssale,
De l'aiglon d'Hiéron, du vautour qui s'endort ! »

Va griffer le bec ord du griffon délétible !
Tu verras, par Allah, dans la nuit du tombeau,
Jean-Arthur gangréné, Paul Verlaine immobile,
De Nerval en démente à l'entour du corbeau !

Dans mon rêve apparaît du Seigneur la Clémence ;
Mon aïeul l'a transmise, a-t-on dit, à Sedan.
Dans un bourg sans labour, tourne encor la démente :
Le gros bourg éventré n'a rien mis sous la dent.

Dans mon rêve a crié l'empereur d'Argolide ;
L'empereur est cynique ; il répand le trépas ;
On le dit vigoureux, - sa couronne est solide.-
Dans mon rêve un tyran me suivait pas à pas.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 27 mai 2003

(VIII) -4/ LE TRUCIDEUR DES ABOIS

Connais-tu, troubadour, cette aurore abyssale
Dont on parle avec cœur ? – Je connais la voix d'or
De l'éphèbe orphelin qui s'ébat dans la salle
Du tyran qui s'allie en dansant au condor.

De l'éphèbe orphelin qui chantonne immobile
Que dis-tu, troubadour ? – Que la nuit du tombeau
Envahit à l'instant son cerveau délétère,
Que l'ogron occira demain soir le corbeau.

Quand l'ogron occit-il le faubourg qui s'éploie ?
- Quand la lune aura dit sa chanson au hautbois !
Quand l'étoile aura dit sa chanson qui nous laire
Du parfum hyalin, *trucideur* des abois.

Dans mon rêve apparaît un roi fou d'Argolide ;
J'aperçois à sa traîne, en courroux, le trépas
Qui fleurit aux saisons où l'ergot est solide ;
- Or il pleure en mon cœur, la rancœur suit mes pas.-

Ksibet-el-Médiouni, le 27 mai 2003

(VIII) -5/ LE CHIOT DU TYRAN

Connais-tu, troubadour, la colonne immobile
Qu'édifie aujourd'hui dans la nuit le corbeau ?
- Je connais le vautour à l'envol *indébile*,
Le dragon étendu sous l'odeur du tombeau.

Je connais le vautour ; il connaît ma romance
Qui te parle en sanglots d'un faubourg trépidant.
Je connais un ânon que nourrit la démence
Des *bourgeois* divaguant sous le ciel d'Occident.

Qui te parle en sanglots du faubourg qui me laure ?
- Le pâtre sans troupeau qui divague aux abois.
Le soleil en sommeil, par Allah, fait éclore
L'hymne ancien, ma chanson sur l'éclair du hautbois.

Dans mon rêve apparaît la colonne abyssale
Qu'édifie aujourd'hui dans la nuit le condor ;
Mais où suis-je, ô Seigneur ! Sous le toit de la salle
Hypostyle où je vois ondoyer des rais d'or.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois l'Argolide,
Ses champs gras, ses prés verts d'où s'enfuit le Trépas ;
Un tyran m'a lancé méchamment un bolide
Acariâtre, enflammé ; son *chiot* suit mes pas.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 27 mai 2003

(IX) -1/ LE TYRAN DE TIRYNTHÉ

Dans mon rêve apparaît le tyran de Tirynthe ;
Il brandit un carquois qu'il acquit au Levant ;
Le poursuit à pas lents un marchand de Corinthe ;
Il lui parle en silence apeuré comme avant.

Il brandit un carquois à Tirynthe en opale ;
Les rois fous, les tyrans ont surgi de partout.
Je m'avance à pas grands ; on me dit qu'il est pâle
Le roquet clabaudeur qui cultive un matou.

Les rois fous, les tyrans, - dans le vent qui détone,-
Ont crié longuement ; je m'avance à pas lents.
L'oiseau gris sur mon chef lance un cri monotone ;
L'oiseau blanc un chant doux ; l'oiseau noir insolent.

L'oiseau gris, l'oiseau noir m'ont griffé la poitrine ;
A crissé devant moi le chardon des barons ;
Or je sens brusquement une odeur de latrine ;
Sur mes pas chuchotaient deux larrons : « Nous barrons... »

Dans mon rêve échancré, je me pais de détresse ;
L'ogron prend mon froment, le dragon son essor ;
L'ouragan des brigands me rebat ; le vent tresse
Fleur de leurre en mon cœur ; il s'y fourre, il en sort.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(IX) -2/ LE MARCHAND DE CORINTHE

Que dis-tu, troubadour, de l'étoile en opale ?

- Qu'elle a peur de l'éclair qui surgit de partout ;
Que la lune en sanglots crie encor qu'elle est pâle ;
Qu'au couchant, le sorcier a tué son matou.

Que dis-tu, troubadour, de ce vent monotone ?

- Que l'ogron chante encor l'hymne antique, insolent ;
Que la bise a médité de l'été, de l'automne ;
Que l'aède a chanté son cantique indolent.

Que dis-tu, troubadour, de ton mal de poitrine ?

- Mon cœur bat à se rompre au printemps des barons ;
Où que j'aille, on me livre une odeur de latrine ;
Où que j'aille, ô Seigneur, j'aperçois des *Charons*.

Que dis-tu, troubadour, du trépas qui se tresse ?

- Devant moi, j'aperçois un condor en essor ;
Un vautour courroucé sème encor la Détresse
Au faubourg en sanglots, émacié d'où l'ours sort. —

L'Argolide apparaît dans mon rêve : à Tirynthe
Court un chat angora qui parvient au Levant,
Cependant qu'un marchand opulent de Corinthe
Vend du vent frelaté, le Léthé, comme avant...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(IX) -3/ LE BOURG FLAGELLÉ

Je rêvasse aujourd'hui dans le vent monotone.
Je m'avance à pas gourds au couchant indolent.
Suis-je au bourg, Grand Allah, flagellé par l'automne,
Le simoun purpurin, au juron insolent ?

Je m'avance à pas gourds ; me fait mal ma poitrine
Et mon cœur sans rancœur aime encor les larrons ;
Que font-ils après tout ? Un relent de latrine
Se répand au faubourg où je vois des *Charons*.

Je m'avance à pas gourds ; je me vêts de Détresse.
Devant moi le vautour a repris son essor ;
L'ogron crie alentour ; le ciel gris se retresse
Sur mon chef de pâtour, de charron sans ressort.

L'ogron crie alentour, sous le ciel de Tirynthe ;
Que dit-il ? « Occidez l'alizé comme avant ! »
A surgi de la nuit le marchand de Corinthe
Hululant pis qu'un ogre : « Occidez le Levant ! »

Dans mon rêve a crié dans la mer en opale
Un noyé ; les ondins sont sortis de partout ;
Je m'avance à pas lents, nonchalants ; je suis pâle ;
Hurle au vent un gros chien, miaule encore un matou.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(IX) -4/ L'INSOLENCIE DU PORC

Que sens-tu, troubadour ? – Des odeurs de latrine ;
Les répand au faubourg des semeurs, des charrons,
Le dragon de la nuit ; me fait mal ma poitrine :
Mon cœur bat la chamade ayant peur des *Charons*.

Le dragon de la nuit sème aussi la détresse
Au milieu de la place où l'ogron perd l'essor ;
L'ouragan des brigands en courroux perd sa tresse
Au faubourg sans labour quand l'autour en ressort.

L'ouragan des brigands en courroux perd sa pale ;
Les barons, les larrons sont sortis de partout.
Je m'avance à pas gourds, à pas lourds ; on empale
Le faubourg du pâtre où se meurt mon matou.

Dans mon rêve échanré, le parfum de l'automne
Vole encore en mon cœur sans rancœur, indolent.
Je m'avance à pas lents dans le vent qui détone,
Cependant qu'après moi grogne un porc insolent.

Vers moi vient en courant le tyran de Tirynthe ;
Il me dit méchamment : « Te pais-tu comme avant
De versets pernecieux ? Mon sujet de Corinthe
T'occira dans la nuit sous le ciel du Levant. »

Ksibet-el-Médiouni, le 28 mai 2003

(IX) -5/ LA DOCTRINE DES HUMBLÉS

À la mémoire vénérée de mon père

Que dis-tu, troubadour, du vautour en essor ?
Que dis-tu de la mort qu'il répand ? De la tresse
De ce vent très mouvant ? – Le ferrant sans ressort,
Sans marteau, sans enclume a maudit sa détresse.

De ce vent émouvant qui se lève au Levant
Que dis-tu, troubadour ? – Le marchand de Corinthe
A volé votre argent éclatant comme avant ;
L'imita sans vergogne un tyran de Tirynthe.

Que dis-tu, troubadour, de la mort du matou ?
Du faubourg ligoté qu'au couchant on empale ?
- Attention ! Ces brigands sont venus de partout ;
Le dragon crie encore, égarant une opale.

Je m'avance en silence, à pas lent, indolent.
Dans mon rêve a surgi le chardon de l'automne ;
Il m'effraie, ô Seigneur ; un griffon insolent
Griffe encor ma poitrine et mon cœur qui détone.

Du Romain en courroux, grand ami des Charons
- Dans mon rêve échancré - j'aperçois la latrine ;
Qu'elle est orde, ô Seigneur des semeurs, des charrons,
Des fellahs que l'on tue en moquant leur doctrine.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(X) -1/ L'ÉMIR IMPUISSANT

Le trouvère aux cent vers joue encor de sa lyre ;
J'entrevois le nocher, son esquif, l'Achéron ;
L'oiseau blanc vole alors sous le ciel en délire
Quand surgit un baron d'un obscur mégaron.

J'entrevois le nocher sur l'esquif qui m'effleure ;
Que j'ai peur, Grand Allah, du couchant trébuchant !
Je m'avance à pas las au faubourg ; le chien pleure ;
Or l'étoile a chanté l'hymne ancien, alléchant.

Que j'ai peur, Grand Allah Plus Puissant que les mondes !
Je m'avance à pas las vers le mois qui se meurt.
Pourquoi donc voudra-t-on que les nuits soient immondes ?
Demandez, dit l'autour au pâtre, au semeur !

Je m'avance à pas las vers l'étoile éclatante ;
Je rencontre en chemin un émir impuissant
Qui m'invite à me rendre à l'aurore, à sa tente
Quand la nuit prend son or au parfum déhiscent.

Dans mon rêve échanuré, le couchant se colore
De rais d'or, de rais tors qu'il extrait du Léthé ;
Apparaît devant moi le dragon qui m'implore
D'embaumer l'hiver long, le fumet de l'été.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(X) -2/ ZEUS LE PERVERS

Que dis-tu, troubadour, de ce vent qui t'effleure ?
- L'a soufflé dans la nuit le dragon trébuchant.
Que dis-tu, troubadour au faubourg ? – L'ogron pleure ;
Le trouvère a cité son verset alléchant.

Que dis-tu de ce vent aussi fort que le monde ?
- L'a soufflé dans la nuit le dragon qui se meurt ;
L'a soufflé la vipère au relent plus qu'immonde
Quand nous vint à l'aurore en chantant le semeur.

L'a soufflé la vipère à l'écaille éclatante ;
Or arrive un renard au matin déhiscent.
Je m'avance à pas las ; je m'en vais vers la tente
Où dort Zeus fatigué par l'émir impuissant.

Or arrive un renard ; le matin se colore
De sang ord, de rais tors qu'il a traits du Léthé.
Je m'avance à pas d'or sur des œufs ; on m'implore
D'éviter le simoun qui s'attaque à l'été.

Dans mon rêve un aède est assis sur sa lyre ;
Un tyran veut rejoindre en dansant l'Achéron ;
Sur sa barque un nocher entretient le délire ;
Hiéron édifie un curieux mégaron.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(X) -3/ LE SANG DE L'ÉPHÈBE

Le dragon, me dit-on, est plus fort que le monde ;
Aujourd'hui cependant à l'aurore, il se meurt :
Il a fait tant de mal au faubourg qu'on émonde,
Qu'on enfouit sous le sol, imitant le semeur.

Aujourd'hui cependant à l'aurore éclatante,
Je verrai le sultan du faubourg impuissant.
Le pâtre dormira lourdement sous sa tente
Quand l'ogron griffera le couchant rubescent.

Je verrai le sultan du faubourg ; il m'implore
D'épargner ses séraïls, d'immerger au Léthé
L'ennemi de sa race au couchant qu'il colore
Du sang ord d'un éphèbe échaudé par l'été.

Dans mon rêve apparaît un chanteur sans sa lyre ;
Mais où suis-je, ô Seigneur ! Dans un noir mégaron ;
Au séraïl se nourrit un émir de délire ;
Le Nocher lui fait peur ; lui fait peur l'Achéron.

Dans mon rêve un dragon chante encor ; le chien pleure.
Je m'avance à pas prompts au couchant trébuchant.
Un vent fou souffle alors ; de son cor il m'effleure.
Je rechante en pleurant un poème alléchant.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(X) -4/ LE SORCIER DU NÉGUEV (1)

Où vas-tu, troubadour du faubourg ? – Sous la tente
Du pâtre dont la flûte au couchant rubescent
Vous enchante un aède ; or la lune éclatante
Jette un pleur hyalin, un sanglot teint de sang.

Du pâtre, dont la flûte au couchant se colore,
Que dis-tu, troubadour ? – Qu’il aborde au Léthé ;
Que l’ogron se débat dans le vent ; qu’il implore
Le chardon d’étouffer le parfum de l’été.

Que dis-tu, troubadour, du parfum de ma lyre ?
- Qu’il est lourd, aussi noir qu’un obscur mégaron ;
Que l’aède amoureux se repaît du délire
Que lui verse en chantant au printemps l’Achéron.

Dans mon rêve apparaît le dragon ; on l’effleure ;
Qui va là ? Qui va là ? – C’est le vent trébuchant.
Je m’avance en silence à pas lents ; le soir pleure ;
Le faubourg perd son hymne *ancien*, alléchant.

Dans mon rêve échancre, le dragon nous émonde ;
Il lacère un faubourg, la cité qui se meurt ;
J’aperçois devant moi – tortueux et immonde –
Le sorcier du Néguev qui trucidé un semeur.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

(X) -5/ LE SORCIER DU NÉGUEV (2)

Que fait-il, ce dragon, troubadour ? – Il m'implore
De donner à l'ogron le parfum du Léthé,
De chanter pour son fils ma chanson qui colore
Tramontane, aquilon, sirocco pour l'été.

Que fait-il, ce dragon, troubadour ? – De sa lyre
Il nous joue en dansant, en griffant l'Achéron.
Je m'avance à pas lents, abreuvé du délire
Qu'entretient un lutin dans l'ancien mégaron.

Il me joue en dansant la chanson qui m'effleure,
Que j'écoute en pleurant au couchant trébuchant.
Je m'avance en silence, à pas lents ; le jour pleure ;
Une étoile a chanté l'hymne antique, alléchant.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois sous la tente
D'un berger amorrite un émir impuissant.
Je m'éloigne à grands pas sous la lune éclatante.
- Je frémis en couchant sous le rai rubescent. –

Dans mon rêve apparaît aussi fort que le monde
Le sorcier du Néguev dans le jour qui se meurt ;
Il me dit en fureur (sa fureur est immonde) :
« Demain soir, j'occirai le fellah, le semeur... »

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 28 mai 2003

MUSIQUE ÉCORCHÉE

TACHISMES

(1)

La guerre est là,
Dit Attila.
La guerre est lasse
Pour la mélasse.

(2)

La guerre est rouge,
Dit Bâb-Arouge.
Je dis : va-t'en
Chez l'harmattan !

(3)

La guerre est torse,
Dit-on en Corse.
Un gnome a dit :
Aime un cadi !

(4)

La guerre est lourde
Pour la palourde,
Dit un imam
À Sœur Myriam.

(5)

La guerre est triste,
Crie un artiste ;
Or Tamerlan
Mange un merlan.

(6)

La guerre est orde,
Qu'épand la Horde,
A dit l'ogron
Au regard prompt.

(7)

La guerre est rousse,
Dit Barberousse
Dans Istanbul
Près d'un bulbul.

(8)

La guerre est jaune
Dit sur un aulne
Un jeune ondin
Au vieil Andin.

(9)

La guerre est pâle,
Dit à l'opale,
Au lac Léman
Un rai dément.

(10)

La guerre est noire ;
Vois ta baignoire,
Me dit un loup
Au regard flou.

(11)

La guerre est froide,
Car on meurt roide,
Dit un lutin
Qui broute un thym.

(12)

La guerre est chaude,
Me redit Aude ;
Elle est ici,
Me dit Sassi.

(13)

La guerre est grise,
Me dit la brise.
Le gnome est là
Chez Attila.

(14)

La guerre est cendre,
Dit Alexandre
Car il s'en va
Chez Jéhovah.

(15)

La guerre est fange,
Me dit l'archange
Or *je m'en vais*
Au vent mauvais.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 25 septembre 2003

VISIONS DESPOTIQUES

C'est le soir ; or j'arrive
De la mer à la rive ;
Sur la vague un ogron
A lancé son œil prompt.

Étonné, je contemple :
Car se dresse un beau temple,
J'entrevois des Hindous
Que l'on oint de saindoux.

Je me pais de silence :
M'a frôlé la Violence ;
Que dirai-je à ce saint
Aux chants purs, au cœur sain ?

Brusquement, quelqu'un chante
Devant moi ; la bacchante
Aussi chante au couchant
Un chant tors, trébuchant.

Sur mon chef, vaporeuse,
La nuit choit elle est creuse.
Je m'endors tout debout,
Car j'entends un hibou.

Ibidem, le 25 septembre 2003

MUSIQUE DE CŒUR

Il amarra
À Samarra
Le gros navire
De Sainte-Élvire.

À Téhéran
Un jeune errant
Chante un cantique,
Une ode antique.

Un Baghdadi
Tue un cadî,
Car il moucharde
Pour une écharde.

À Bassora
Il essora
La mer qui gronde
Sous une aronde.

Or à Kirkouk
The Queen, son cook
Ont crié : Gare !
Devant la gare.

À Tripoli
On a poli
Des poils d'ogresse
Avec sa graisse.

Dans Ispahan
L'empereur han
Prend la clepsydre
De la grasse hydre.

Sur le Zagros
Le bougre Éros
Ahane et sue
Pour la sangsue.

À Karbala
On déballa
Le sang jaunâtre
D'un faux bellâtre.

À Fallouja
On dégagea
Deux cents charognes ;
Alors tu grogues ?

À Téhéran
Jure un errant :
« Demain à l'aube
Je tue Arnobe. »

Un Baghdadi
Toujours maudit
L'hymne atlantique,
L'épée antique.

Quand un British
Pêche un gros Tisch,
Le couchant pleure,
Car on nous leurre.

Or le Vacher,
- Qu'on veut hacher, -
Fuit comme un lièvre,
Meurt sous la fièvre.

Un Australien
(Qui vit sans lien)
Perd sa sandale
Dans le dédale.

À Téhéran
Vague un errant ;
Qui le menace
Dans la bonace ?

Le Baghdadi
(Dont on médit)
Crie : « Est cupide
L'homme insipide. »

À Fallouja
Ma sœur Louja
Dit à l'aurore :
« L'ourson pérorer. »

À Karbala
On emballa
Des corps rigides,
Des fleurs lagides.

À Bassora
On essora
Le vent qui chante
Pour la bacchante.

À Tripoli
On a poli
Grâce à la flamme
Mon dur calame.

Dans Ispahan
Le sultan han
Nous offre un prêche
Au parfum rêche,

Cependant d'Our
Badral-Boudour
Dit qu'on a honte
Du coq sans ponte.

Le coq répond
Qu'il chante et pond.
Quoi donc ? dit-elle
Coton, dentelle...

Le Baghdadi
Qu'ont dit maudit
Répond très vite :
« Es-tu Lévite ? »

Il lui dit oui ;
Parle au Glaoui,
Parle à la mère
De votre Homère !

Baghdad a trait
Un distors trait
Quand fils de gnome
Occit un homme,

Son jeune enfant
Aux yeux d'infant,
Sa belle épouse
Sur la pelouse

De sa maison
À la saison
De clair de lune
Que fuit la Hune ;

Or je suis coi :
Je sais pourquoi
Ce fils de gnome
Occit un homme...

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 29 septembre 2003

TACHISMES

(16)

Un diacre
À l'œil âcre
A médit
D'un cadî.

(17)

Sur la Meuse
La dormeuse
Jette au flot
Son sanglot.

(18)

En Lorraine
On égrène
Ma chanson
De pinson.

(19)

Qu'il est grave
Ce burgrave
Trébuchant
Au couchant !

(20)

Bonaparte
Mange un sparte,
Dit Caton
Au raton.

(21)

Un trouvère
Brise un verre,
Le guerrier
Un laurier.

(22)

Mon chant pur
Boit l'azur ;
Mon poème
Veut qu'on s'aime.

(23)

Un ver ord
Se rendort.
Une ogresse
Perd sa graisse.

(24)

Un esthète
Perd la tête ;
Un ogron
Son œil prompt.

(25)

Le ramage
D'un roi mage
Vole au vent
Émouvant.

Ibidem, le 29 septembre 2003

CHANT D'AUTOMNE

En septembre
Dans ma chambre
Mon gingembre
Est en poudre ;

Or la foudre
Prend mon ambre ;
Je me cambre
Sur la Sambre ;

Mais pourquoi ?
Je suis coi,
Car Pasqua
Déambule

Somnambule.
Noctambule,
Je perds bulle,
Qui dit quoi ?

En automne
L'air détone ;
Je chantonne,
Me cantonne
Dans mon chant
Au couchant.

Ibidem, le 29 septembre 2003

À LA MÉMOIRE DE LÉOPOLDINE

Léopoldine
Accourt, badine
Hors de Médine
Quand Hugo dîne.

À Bâlabecque
Mon chant l'abecque
Toujours avecque
L'or de la Mecque.

Ami, dis-tu
Que l'ogre a tu
L'enfant têtù
D'un fer pointu ?

Je n'en sais rien,
Dit un Dorien
Fils de vaurien
Qu'on dit arien

Et je m'en vais
Au vent mauvais,
Chez Sœur Ginette
Chercher dînette.

Monastir, café le Monares, le 30 septembre 2003

TACHISMES

(26)

Mon chant s'envole,
Mon chant convole
Avec l'oiseau
D'un damoiseau.

(27)

La demoiselle
Occit l'oiselle ;
Le damoiseau
Le frêle oiseau.

(28)

Quand l'ogron passe
Un vieux rapace
Griffe un pâtre,
Griffe un autour.

(29)

La jeune ogresse
Se paît de graisse,
De poils, d'os blancs,
D'enfants tremblants.

(30)

Quand la Grande-Ourse
Maudit sa course,
Je crie au soir :
« Qui veut s'asseoir ? »

Ibidem, le 30 septembre 2003

VISIONS TYRANNIQUES (1)

Au couchant il a plu ; j'ai pleuré comme un gosse
Orphelin, écorché par les crocs d'un bandit.
Au matin, j'ai couru, bénissant Saragosse
Où l'aïeul blasphéma fréquemment le Maudit.

Or voilà que soudain je me vois en Écosse ;
Devant moi l'orphelin s'est alors engourdi.
Un marchand chamelier, - qu'a ruiné le négoce,-
De son ombre a pris peur puis enfin s'enhardit.

Dans la ronce un chat once a rugi ; le carrosse
A crissé dans la nuit où s'affaire un cadî.
Le sorcier de l'automne a glissé sur sa crosse.
J'oins mon cœur affaibli du rosier de Saâdi.

Brusquement un hussard a sauté sur sa rosse ;
J'en eus peur, par Allah ! Un vaillant Baghdadi
Vers moi vint en courant, poursuivi du colosse
Qui détruit tout Baghdad où l'accueille Hamadi.

Je m'en vais dans la brume en pensant à Panglosse,
À Mentor, à Hector, à Victor... j'ai bondi,
Car j'ai vu le sorcier traîasser un molosse,
Croasser un vautour sur le chef de Gandhi.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 2 octobre 2003

VISIONS TYRANNIQUES (2)

Je divague à pas gourds ; mais où suis-je ? – En Écosse ;
J'y rencontre un sorcier purpurin, un cadî,
L'anglais reître aguerri qui s'accroche à sa crosse,
Un enfant orphelin que la nuit engourdit.

Crisse alors devant moi brusquement un carrosse
Où tournoie un parfum du rosier de Saâdi.
Un Pisan en sanglots dit qu'il perd son négoce.
Son enfant ne dit mot puis enfin s'enhardit.

Le sorcier, le cadî sont montés sur leur rosse
Quand parut au matin un sanglant Baghdadi ;
Que j'ai honte, ô Seigneur ! Nous poursuit un colosse
À l'œil rouge, attisé ; nous poursuit Hamadi.

Dans la nuit on m'arrête ; or je pense à Panglosse,
À ce bourg millénaire où mon père a grandi ;
Mais voilà que me mord méchamment un molosse ;
J'ai pris peur et mon cœur – qui s'écoeure – a bondi ;

Ce jour-là j'ai pleuré, sangloté comme un gosse,
Comme un gosse orphelin que l'Arrêt a maudit ;
On chuchote à mon cœur : « Connais-tu Saragosse ?
N'y va point ; n'y va point ! Y circule un bandit. »

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 octobre 2003

VISIONS TYRANNIQUES (3)

Ah, que vois-je au matin, dans la brume ? – Un carrosse
Où s'affale un sorcier à côté d'un cadi ;
Que font-ils ? – Le premier, accoudé sur sa crosse,
Dit à l'autre : « Ô brûlons le rosier de Saadi ! »

Le cadi rien ne dit ; cependant sur sa rosse,
Comme un chien en fureur, apparaît Hamadi
Que côtoie en sa course en courroux un colosse,
Un colosse effrayé par un vieux Baghdadi.

Je m'en vais à pas lents quand claboude un molosse.
Brusquement, je repense à Mentor, à Gandhi,
À Hector, à Priam, à Victor, à Panglosse,
À Médine, à la Mecque où le *Maître* a grandi.

Je m'arrête en sueur, car je suis en Écosse
Dont le ciel est pesant et le jour engourdi.
Je m'arrête effrayé par les bourgs sans négoce ;
Malgré moi, dans la nuit je repars enhardi.

Dans la nuit qui s'endort j'ai pleuré comme un gosse :
« Pleure encor ! Pleure encore ! a crié le Maudit.
Les tombeaux des aïeuls - qu'engloutit Saragosse-
Les éventre en chantant chaque instant le Bandit. »

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 octobre 2003

VISIONS TYRANNIQUES (4)

Aujourd'hui le blanc reître est monté sur sa rosse ;
- C'est l'ami passionné du méchant Hamadi-
Il engraisse au couchant trébuchant un colosse,
Me dit-on, pour occire un vaillant Baghdadi.

Aujourd'hui je m'en vais d'un pas lent chez Panglosse,
Chez Hector, chez Mentor, chez Victor, chez Gandhi,
En marchant au couchant je rencontre un molosse ;
Ma cervelle a brûlé quand mon cœur a bondi.

En fureur, méchamment, le vent bat le carrosse,
Le balzan, l'alezan, le palais d'un cadî ;
Il tournoie amusé, s'accrochant à la crosse
De leur reître endormi grâce au chant de Saâdi.

Brusquement, j'entrevois le grand roi de l'Écosse ;
Il s'en va dans la brume en sanglots, engourdi ;
En faillite, un Génois pleure encor son négoce ;
As-tu peur ? lui dit-on ; il se tait, s'enhardit.

Dans le vent, devant moi, déambule un beau gosse ;
D'où vient-il ? me dit-on. – « Ce beau gosse est maudit »,
Dit l'oiselle en volant ; contemplez Saragosse !
Il en vient, par Allah ; c'est un fils de bandit. »

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 octobre 2003

VISIONS TYRANNIQUES (5)

Quand je rêve en marchant, l'oiseau blanc de Panglosse
Chante alors sur mon chef martelé par Gandhi.
Quand je rêve en marchant, j'entrevois le molosse
Un éclair purpurin, effrayant d'un bandit ;

Je m'en vais cependant ; devant moi pleure un gosse ;
Pourquoi donc ? dit le vent émouvant qu'on maudit.
Ne sachant rien de rien, je me tais. Saragosse
Est la ville empourprée où le gosse a grandi.

Quand je rêve en marchant, j'entrevois en Écosse
Un carrosse écorché par le vent dégourdi,
Un lutin de Turin que nourrit son négoce,
L'oiseau noir apeuré qui soudain s'enhardit.

Quand je rêve en marchant, j'entrevois un carrosse,
Un imam, Sœur Myriam (qui s'adresse au cadî),
Un interne agressif – au dortoir – qui se brosse,
Un futur troubadour, le rosier de Saâdi ;

Un méchant cavalier est monté sur sa rosse ;
Il partit rencontrer un fougueux Baghdadi.
Devant moi, dans Bagdad criait un colosse
Arrivé de la mer où se meurt Hamadi.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (1)

À Saragosse
Je vois un gosse
Dont on médit,
Car il grandit ;

Or un molosse
Remord Panglosse
Quand le bandit
Occit Gandhi.

La grasse Écosse
Perd le négoce
Qui l'engourdit
Et l'alourdit.

Dans son carrosse
Que le vent brosse
Rêve un cadî
De lait candî.

Depuis sa rosse,
Comme un colosse,
Un Baghdadi
Tue Hamadi.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 2 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (2)

Un fou molosse
Va chez Panglosse
Oindre un bandit
Qui hait Gandhi.

Le vent d'Écosse
Que l'ogre écosse
Vous engourdit
L'enfant hardi.

Dans un carrosse
Que mon chant brosse
Pense un cadi
Au miel candi.

Qui vend sa rosse ?
- C'est le colosse ;
Le Baghdadi
Bat Hamadi.

À Saragosse
Joue un ord gosse ;
Qui le maudit ?
Chant de Saâdi !

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 3 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (3)

Je sais l'Écosse
Où l'on écosse
L'ai alourdi
Qui m'engourdit.

Dans son carrosse
Que le pleur brosse
Boit un cadî
Du lait candî.

Près de sa rosse
Un beau colosse ;
Le Baghdadi
Griffe Hamadi.

Quand vient un gosse
De Saragosse,
S'écrie Hédi
Et le maudit.

Que dit Panglosse ?
- Vois ce molosse,
Vois ce bandit
Qu'endort Gandhi !

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 3 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (4)

Roule un carrosse
Au vent qui brosse
Chant de Saâdi
Contre un cadî.

Je vends ma rosse
À ce colosse.
Le Baghdadi
Fuit Hamadi.

À Saragosse
Badine un gosse
Que l'on maudit,
Car il grandit.

Je vois Panglosse
Et son molosse
Chez un bandit
Moquer Gandhi.

La fleur d'Écosse
Que l'air écossé
Nous engourdit
Quand pleure Hédi.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 3 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (5)

Parle au colosse
Qui vend sa rosse !
Le Baghdadi
Cherche Hamadi.

Le vieux carrosse
Que la nuit brosse
Porte un cadî
Avec Saâdi.

Qui perd négoce ?
- Le roi d'Écosse
Qui s'alourdit
D'un pleur ourdi.

Un gros molosse
Court chez Panglosse
Quand un bandit
Maudit Gandhi.

À Saragosse
S'abreuve un gosse
Un vendredi
De lait candi.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 3 octobre 2003

ENTREVISIONS (1)

Je repense à la fleur, je me dis qu'elle est brève.
- Oh, ma vie est la fleur que balaie un houssoir
Dans la main du Destin. – Secoue onc ton grand rêve !
Dit l'Archange aérien qui chez moi vient s'asseoir.

Je m'éveille en sueur ; j'entrevois sur la grève
Un bandit qui brandit un immense attisoir.
Ah, Seigneur ! m'écrié-je, il se pâte de ma sève
Comme un ogre en fureur qui fait peur au long soir.

Brusquement, je m'endors dans la nuit qui s'achève.
Au matin un lutin a chargé l'encensoir
De benjoin, d'oliban ; un parfum s'en élève.
En riant un forban a lustré l'ostensoir,

L'ostensoir de la mort ; j'entrevois Grand-Mère Ève ;
Elle a dit au forban à l'œil rouge, à l'œil noir :
« Que fais-tu par ici ? Voudras-tu que l'on crève ?
Va-t'en loin, tors forban, quitte alors ton manoir. »

Or un gnome aux abois sonne ainsi la relève.
En sueur, épuisé, je repense à Renoir,
À Rubens, à Van Gogh, à Gauguin, à l'élève
Qu'on voulait étouffer sous leur lourd éteignoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

ENTREVISIONS (2)

J'ai donné chaque instant le meilleur de ma sève
À des gens amoureux du brûlant attisoir,
De la mort dans les champs, de la mort sur la grève,
De la mort à l'aurore, au matin, dans le soir.

Que dis-tu, troubadour, en ce soir qui s'achève ?
Dit un gnome ébahi par l'ardent ostensor
Du corsaire atlantique, orgueilleux qui s'élève
Chaque instant toujours haut, fracassant l'encensoir

Des aïeux qu'on sait pieux... J'entrevois ma mère Ève,
Père Adam ; ils m'ont dit : « Enfuis-toi du manoir,
Car y loge un cadî qui voudra que l'on crève
Troubadour, vieux pâtre, chansonnier... - dans le noir. »

Je m'éveille en sursaut ; j'entrevois un élève
Turbulent dans la brume, il ressemble à Renoir,
À Verlaine, à Rimbaud, à Hassân ; il relève
Les deux mains vers le ciel : il maudit l'Éteignoir

Du Grand-Chien, le chardon de l'Ourson dont le rêve
Est d'occire au matin – quand il va se rasseoir –
Le trouvère hyalin dont une ode est très brève,
Dont le chant monte encore, embaumant le voussoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

ENTREVISIONS (3)

Que dis-tu, troubadour, dans ce vent qui s'élève ?
- Que je perds en marchant au couchant l'encensoir,
Que le jour tremble encor sous un chant qui s'achève,
Que l'ogron montre alors son distors ostensor.

Dans le jour qui se meurt, j'entrevois un fils d'Ève ;
Qui va là ? m'écrié-je en pleurant dans le noir ;
- C'est Caïn, dit la Voix, lequel veut que l'on crève
Dans le feu purpurin qui conduit au manoir

Du seigneur féodal. Je me tais, un élève
Est passé devant moi ; je repense à Renoir,
À Noès, à Farab ; brusquement, je me lève
En criant avec rage : « Enlevez l'éteignoir,

Occidez la rancœur qui se paît de ma sève,
Fracassez, par Allah, le sanglant attisoir,
Sauvez donc ce marin qui se meurt sur la grève,
Fleurissez le matin d'un benjoin de voussoir ! »

Dans mon lit je sursaute en pensant qu'elle est brève
Notre image ici-bas. Qui me bat d'un houssoir ?
L'ogre en rut, dit la Voix, devant qui ton doux rêve
A filé loin du bourg où l'ânon veut s'asseoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

ENTREVISIONS (4)

À la mémoire vénérée de Cheikh Al-Alawî

Aujourd'hui que dis-tu, troubadour ? – Que l'ours crève !
Que le chien (qui claboude à l'entour du manoir)
Meure alors dans le sang comme est mort le Fils d'Ève !
Que l'ogron pousse encore un chardon d'éteignoir !

Brusquement, au couchant j'ois sonner la relève ;
Je m'arrête en sanglots, car je pense à Renoir,
À Socrate, à Platon... Or qui vois-je ? – Un élève ;
Il arrive en pleurant, esseulé dans le noir.

Je m'arrête en sanglots. La Voix dit : « Elle est brève
Ta chanson de pinson qui descend du voussoir. »
Dans ma bouche a coulé du nectar ; est-ce un rêve ?
Le vieux saint Alawî près de moi vient s'asseoir ;

Il me donne en priant le meilleur de sa sève ;
Je le prends par la main, il éteint l'attisoir
De l'ogron à l'œil prompt qui s'étend sur la grève.
Prie Allah ! me dit-il, tu vivras hors du Soir.

Je l'écoute à l'aurore – au rai d'or – qui s'achève ;
Il me donne en priant un brillant encensoir ;
Il me prend par la main dans le jour qui s'élève ;
Gare à toi ! me dit-il, du funeste Ostensoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

ENTREVISIONS (5)

Brusquement, un guerrier a sonné la relève.
L'émouvant troubadour amoureux de Renoir,
D'Al-Ghazal, de Rhazès, du chant pur qui s'élève,
Pleure encor chaudement, fracassant l'éteignoir

De l'émir de *Palmyre*... Ah, je sais que l'on crève
À l'aurore au rai d'or, au grand jour, dans le noir ;
C'est *la faute* à Satan le Maudit, dit Mère Ève,
Au Damné de l'Enfer qui divague au manoir.

L'émouvant troubadour – dans le jour qui s'achève –
A chargé de benjoin, d'oliban, l'encensoir ;
La volute embaumée au voussoir se soulève,
Occisant en montant le mortel ostensor.

Alawî chante encore en puisant dans la sève
De la Sainte-Écriture ignorant l'épais soir.
Je divague à pas lents, nonchalants, sur la grève,
À côté de mon cheikh qui ne sait l'Attisoir.

En errant, j'entrevois l'oiseau blanc ; qu'elle est brève
Ta chanson, troubadour ! Elle ascend au voussoir ;
J'entrevois l'oiseau noir qui croasse, (est-ce un rêve ?)
Or soudain, près de moi l'ange ailé vient s'asseoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (6)

Qui voit-on ? - Un élève.
Que fait-on ? - On l'élève.
Où va-t-il ? - Chez Renoir
Fracasser l'éteignoir.

Que dis-tu ? - Que je crève.
Pourquoi donc ? - Vois Mère Ève !
Elle a peur pour ce Noir
Qui ne sait le manoir.

Que dis-tu ? - Qu'on m'achève !
Pourquoi donc ? - Car j'élève
Un enfant d'encensoir,
Non l'ogron d'ostensoir.

Que dis-tu ? – Que ma sève
Les nourrit (et ma fève).
Où vas-tu dans le soir ?
- Fracasser l'attisoir !

Que dis-tu ? – Qu'elle est brève
Ma chanson ; (est-ce un rêve ?)
Où va-t-elle ? – Au voussoir
Où l'ogron veut s'asseoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (7)

Je sais l'élève
Que l'on élève
Avec Renoir
Sans éteignoir.

Je vois Mère Ève
Quand la nuit crève.
J'ai peur du Noir,
De ce manoir.

La nuit s'achève ;
Mon chant s'élève
Dans l'encensoir
Vers le voussoir.

Voit-on ma sève
Que boit la grève ?
Que boit le soir
Sur l'attisoir ?

Ma vie est brève,
Crié-je en rêve.
Qui veut s'asseoir
Sans ostensoir ?

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (8)

Mon vers s'élève,
Mon chant s'achève
Dans l'encensoir
De ce voussoir.

Je suis en grève,
Car dans ma sève
Se meurt le soir,
Sous l'attisoir.

Qu'elle est donc brève
Mon ode en rêve !
Je veux m'asseoir
Sur un houssoir.

Veux-tu que crève
Caïn ? Mère Ève !
Qu'on cherche un Noir
Dans un manoir !

Sais-tu l'élève
Que l'âne élève
Sous l'éteignoir
De son peignoir ?

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (9)

Vois-tu ma sève ?
Elle est en grève,
Car c'est le soir
De l'attisoir.

Que vois-je en rêve ?
- Que l'ode est brève,
Qu'on vient s'asseoir
Non sans suçoir.

Le soir s'achève,
Mon chant s'élève
Vers le voussoir
Dans l'encensoir.

Parle à Mère Ève !
Pourquoi ? Je crève ;
Je crains le Noir
D'un ord manoir.

Je dis : l'élève
Que l'on élève
Sous l'éteignoir
N'est point Renoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (10)

Qu'elle est donc brève
Ma fleur de rêve !
Je veux m'asseoir
Sans ostensor.

Voit-on ma sève ?
Je suis en grève.
Sans attisoir,
Je fuis le soir.

Ma nuit s'achève,
Ma main s'élève
Vers le voussoir
Contre un suçoir.

Je vois Mère Ève
Qui dit : Je crève ;
Je crains ce Noir
Et son manoir.

Mais on élève
Un bel élève
Sous le peignoir
Du tamanoir.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (1)

Que dis-tu du pâtre, troubadour ? – Qu’il nous aime ;
Que Roland le Grand Preux souffle encore en son cor ;
Que le Coq a chanté son chant ord ; qu’il ressème
Tous les grains de la mort dans les bourgs plus encor...

Le verbeux troubadour s’était tu. De moi-même
Que dit-on ? a-t-il dit en faisant un effort.
L’oiseau blanc, tout tremblant, lui répond : « Ton baptême
Est sans feu ; qu’en dis-tu ? Rejoins-nous dans ce fort ! »

Je regarde en silence ; un curieux chrysanthème
Est bercé par le vent qui ballote un condor,
Un vautour (sur lesquels j’ai jeté l’anathème),
Tant le bourg éventré par leurs becs se rendort.

Je m’avance à pas lents ; c’est le mois du *carême*.
Je me tais en marchant dans le vent qui me mord.
Je me tais ; brusquement, je vomis un phonème
Roturier : il a trait à la nuit de la mort.

Mais où suis-je, ô Seigneur, ce matin ! – Près de Brême ;
Sur mon chef a repris l’oiseau noir son essor ;
Il m’effraie, un pâtre m’a donné de la crème,
Du lait chaud me disant : « Pense alors à ton sort ! »

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 5 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (2)

Que dit l'ogre en criant au faubourg sans baptême ?
Et l'ogron effrayé qui se cache en un fort,
Que dit-il, par Allah ? – Il se dit en lui-même :
« M'occira cette enfant de dix ans sans effort. »

J'entrevois dans la nuit l'orphelin chrysanthème
Caressé par le vent qui malmène un condor.
Dans la nuit je sanglote en jetant l'anathème
Sur le porc, le crapaud, le faubourg qui s'endort.

Je m'avance en chantant le parfum du *carême*,
Car s'éteint dans mon cœur la rancœur qui ne mord.
De chanter je m'arrête en humant le Phonème
Que le Cheikh Alawî répéta dans sa mort.

Je m'avance à pas brefs ; où suis-je onc ? – Près de Brême ;
L'oiseau blanc, hululant a repris son essor.
Un laitier grassouillet m'a donné de sa crème,
Un pâtour de son pain, - que veux-tu ? C'est le sort ; -

Je me dis à moi-même, au pâtour : « On nous aime ;
Qu'en dis-tu ? » - Le Boucher souffle encore en son cor ;
Quant à lui, le Vacher purpurin, il ressème
Où qu'il aille un grain tors de la mort plus encor.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 5 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (3)

Où vas-tu ? – Découper ce furieux chrysanthème
Dont j'ai peur ; dans la nuit le survole un condor.
Le trouvère a jeté son terrible anathème
Sur l'ogron, sur le porc du faubourg aux rais d'or.

Que fais-tu, troubadour, en ce mois de carême ?
- J'ai chassé de mon cœur le relent de la mort ;
Je chantonne au matin jusqu'au soir le Phonème
Que m'apprit Alawî ; point la Mort ne me mord.

Je divague au couchant, je parviens jusqu'à Brême ;
D'un champ gras un condor a repris son essor ;
La laitière a perdu ses vingt pots pleins de crème ;
Le pâtour la console en disant : « C'est le sort. »

Je divague à l'aurore en disant à moi-même :
« J'ai toujours entrevu notre ogron dans ce fort. »
La Voix dit à mon cœur : « Cet ogron sans baptême
S'occira dans le sang déhiscent sans effort. »

Je me tais, puis soudain je m'écrie : « On nous aime. »
Que dis-tu, troubadour ? Colin souffle en son cor.
Le Boucher que dit-il au Vacher ? Il ressème
Chants du cor en nos bourgs, chants distors plus encor.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 5 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (4)

J'aime aussi, par Allah, ce saint mois de carême ;
Son parfum fait s'enfuir le mulet de la mort,
Car je dis chaque instant de ce mois un phonème
Sacro-saint : le vent tors, me fuyant, ne me mord.

Je m'avance en silence ; or j'entends depuis Brême
Hululer un hibou qui reprend son essor.
Mon sang bout ; il est blanc, aussi gras que la crème
D'un laitier de *polder* mécontent de son sort.

Dans la ville aux abois un méchant chrysanthème
Nous fait fi chaque été, car y loge un condor
(Un vautour ?) Sur lequel plane encor l'anathème
Enflammé du gros bourg qui souvent ne s'endort.

Or un gnome a crié : « Que dis-tu de toi-même ?
Que dis-tu de l'ogron que l'on voit dans ce fort ?
Que dis-tu du crapaud qui ne sait le baptême ?... »
- Qu'ils seront tous occis par nos fils sans effort.

Quand je rentre au gros bourg, on me dit : « On vous aime. »
Je réplique en fureur : « Qui ressouffle en ce cor ? »
Le Bouvier purpurin, me dit-on ; il ressème
Ses grains tors, ses crocs ords, ses chardons plus encor.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 5 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (5)

Mais où suis-je, ô Seigneur ! Dans un champ près de Brême ;
Sur mon chef un condor a fleuri son essor.
Un laitier du Thabor m'a donné de la crème ;
Une abeille a vrombi : « Pense alors à ton sort ! »

Dans la nuit je divague au saint mois du *carême*.
Le vent lourd me tourmente en dansant ; il me mord ;
Brusquement, malgré moi, je dégueule un phonème
Ordurier, car je pense en pleurant au sang mort.

Or voilà que je vois un criard chrysanthème ;
On l'arrose au matin quand s'endort le condor ;
Je m'écrie en furie en jetant l'anathème
Sur l'ogron engraisé, le froussard matador...

Un ânon vers moi vient ; il me dit : « De moi-même
Que dis-tu, troubadour ? Que dis-tu de mon fort ?
Que dis-tu de ma sœur que tu sais sans baptême ?... »
- Vous mourrez dans le sang, par Allah, sans effort.

Un ourson me redit à l'oreille : « On vous aime. »
Je lui dis en fureur : « Mais qui souffle en son cor ? »
C'est le porc effrayé, dit la Voix ; il ressème
Son ortie aux abois, son chardon plus encor.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 5 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (11)

Pense à mon sort !
Me dit à Brême
L'âne en essor
Qui boit ma crème.

Je hais la mort,
Ton anathème,
Ce vent qui mord
Et ton carême.

Ce matador
Me dit qu'il m'aime,
Car le condor
Veut mon baptême.

Sans nul effort
(Oui, de moi-même),
Je jette au fort
Ton ord phonème.

Qui souffle au cor ?
L'air que j'écume
Me chante encor :
« Vizir essaime. »

El-Menzah VII, café l'Émir, le 7 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (12)

Où suis-je ? – À Brême ;
J'y pense au sort
Du lait sans crème,
Du sang qui sort.

Le vent m'écume ;
Le vent me mord ;
Ton grand phonème,
Dit-il, est mort.

Mon chrysanthème
Griffe un condor
Sous l'anathème
Du matador.

Je fuis moi-même
Sans nul effort
Le noir baptême
Qu'on clame au fort.

L'ânon essaime ;
Il souffle au cor
D'Iblis qui sème
Des pleurs encor.

El-Menzah VII, ibidem, le 7 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (13)

Ton chrysanthème
Dit le condor,
Est l'anathème
Du matador.

Je dis moi-même :
« Qui cache au fort
Son noir baptême
Non sans effort ? »

L'ogron essaime ;
Je souffle au cor
Lequel ressème
Mes chants encor.

Mon seul Phonème
Fait fuir la Mort
Car au *carême*
Le croc ne mord.

Je vais à Brême
Fleurir mon sort.
Qui perd sa crème
Quand le sang sort ?

El-Menzah VII, ibidem, le 7 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (14)

Ah, de moi-même
Dis sans effort
Que mon baptême
Se noie au fort !

L'autour ressème
Ses cris de cor ;
Mais je vous aime,
Dit-il encor.

Mon anathème
Frappe un condor,
Mon chrysanthème
Le matador.

C'est le carême.
Le freux me mord.
Le Saint Phonème
Occit la Mort.

Je vais à Brême
Savoir mon sort ;
Troquer la crème
Que tord Louxor.

Tunis, café du Transport, le 7 octobre 2003

MUSIQUE AÉRIENNE (15)

L'ogresse essaime,
Souffle en son cor ;
L'ogron nous aime,
L'ânon encor.

Ah, mon baptême
De flamme est fort.
Je fuis moi-même,
Me cache au fort.

Mon chrysanthème,
- Au parfum d'or -
Jette anathème
Au matador.

Le lait qu'écume
L'air de Louxor
Se vend à Brême
Qui sait son sort.

C'est le carême
Que fuit la Mort.
Dis le Phonème :
Nul ne te mord.

Tunis, ibidem, le 7 octobre 2003

CHANT BANCAL (1)

Mon orange
Est étrange ;
Or la prend
Un errant.

Ma cerise
N'est pas grise ;
Le morveux :
« Je la veux. »

Ma prunelle
Perd son aile ;
Je m'en vais,
L'œil mauvais.

La citrouille
A la trouille ;
Le couchant
Est méchant.

Es-tu brave ?
- Non, ma rave
S'enfuit loin ;
Un djinn l'oïnt.

Tunis, ibidem, le 7 octobre 2003

CHANT BANCAL (2)

Mon olive
Perd l'ogive
Du glaïeul,
Mon aïeul.

Mon amande
Qui s'amende
Pleure au champ
Trébuchant.

Or ma figue
Sait la gigue,
Fait un bond
Furibond.

Ma caroube
Dit Mahoube,
Saute en l'air
Sur l'éclair.

Ma courgette
dit Georgette,
Fuit l'ondin
Comme un daim.

Tunis, ibidem, le 7 octobre 2003

SURIMPRESSIONS

Va, Mattila,
Dit Attila,
Chercher la ronce
Au ciel qu'on fronce !

Mattila dit :
J'aime un cadî
Dans son carrosse
Que trait sa rosse.

La guerre est là,
Dit Attila ;
Je bois l'aurore ;
Le vent pérore.

Vois le guerrier,
Vois ce terrier :
Ils ont coutume
De l'amertume.

Je reste assis ;
Mon pain rassis,
Le jette un reître,
Amant d'un prêtre.

Tunis, ibidem, le 7 octobre 2003

LE VIZIR PRÉVARICATEUR

Il nous vole un milliard ;
Or je n'ai qu'un seul liard ;
Il nous vole une agnelle
Au pays de la nielle.

Il nous vole un trésor
En parlant de Louxor ;
Dans le bourg en ramage,
Il imite un roi mage.

Il nous vole un diamant
- On lui prend son amant ; -
Je lui dis : « Lis Tacite
Sur le droit illicite ! »

Il nous vole un rubis,
Se frottant le pubis ;
Je lui dis : « Lis Polybe
Et le Fils de Talibe ! »

Il nous vole un palais
En parlant des Malais ;
Je lui dis : « Fuis la haine
Qui conduit en Géhenne ! »

Il nous vole au matin
Notre argent, notre étain ;
Je lui dis : « As-tu honte
De tes vols qu'on raconte ? »

Il nous vole au couchant
Notre avoir trébuchant ;
Je lui dis que m'effraie
Pour ses fils une orfraie.

Il nous vole au printemps
Nos enfants de vingt ans.
Je lui dis : « De l'orage
As-tu peur ? De la rage ? »

Il nous vole en été
Un figuier étêté ;
Je lui dis : « Crains la flamme,
Ma chanson, mon calame ! »

Il nous vole en hiver
La chanson du pivert ;
Je lui dis : « Être injuste
Vaut la *Mort* pour l'Auguste ! »

El-Menzah VII, café l'Émir, le 7 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE

ENTREVISIONS (1)

M'éveillant au matin, j'entrevois Pisistrate ;
Il me dit méchamment : « Qu'on m'amène un laquais,
Un hoplite estropié par le feu d'Érostrate ;
De l'aède autrement je rabats les caquets. »

Pisistrate est parti, j'entrevois un agave,
Un figuier, un cactier purpurin, un roseau ;
Le sorcier grimacier d'un sang vif nous regave.
Brusquement, dans le ciel je vois fuir un oiseau,

Un autour qui croasse au voussoir de porphyre ;
Je sanglote au matin, car je vois un cafard
Rampiller à mes pieds, caressant le zéphire.
D'un seul œil j'entrevois un sanglant nénuphar.

Un vieux gnome est venu pour m'offrir du cinname,
Du benjoin, de l'encens... J'entrevois Colomba ;
Elle a mis dans ma main, elle a mis en mon âme
De la myrrhe, en mon cœur sans rancœur, qu'on abat.

Je m'éveille en sursaut ; je ressens en ma veine
Du sang blanc, du sang gris – poivre et sel de cheveux. –
Devant moi j'entrevois des parfums de verveine,
Des relents de bacchante accrochée à mes vœux.

Tunis, Bab Saâdoun, café des Arcades, le 8 octobre 2003

SURIMPRESSIONS (1)

Il me dit en criant qu'il est né sous l'agave
Qu'a brûlé l'ogre en rut, égorgeant un oiseau.
Je lui dis : « Troubadour, sache alors qu'on nous gave
De sang tors, de sang ord, des sanglots du roseau. »

Brusquement, on entend murmurer le Zéphire ;
Or je vois rampiller gauchement un cafard,
Sautiller un crapaud, scintiller le porphyre
Du tombeau de Rimbaud, un curieux nénuphar.

Mais voilà qu'un lutin m'a donné du cinname
Que je cache en mon cœur tout en pleurs qu'on abat,
Ma cervelle est fêlée, ô Seigneur, et mon âme
Me fait mal, devant moi, je crois voir Colomba ;

Je cours donc recueillir des brins noirs de verveine,
De thym vert ou d'acanthé aussi frais que mes vœux.
Mon sang pleure en bruissant, en dansant dans ma veine,
Tant y va le cruchon que je perds les cheveux.

Au couchant, dans un champ, j'entrevois Pisistrate.
Je lui dis : « Que fais-tu, vieux tyran des laquais,
Des larbins, des valets ?... » Il répond : « Érostrate
Incendie Artémis, j'en rabats les caquets. »

El-Menzah VII, café l'Émir, le 8 octobre 2003

SURIMPRESSIONS (2)

À l'aurore au rai d'or, un gros fût de porphyre
Lance encor son éclat, faisant peur au cafard.
Je m'éveille en sueur ; me dorlote un zéphire
Qui parfume en dansant un frileux nénuphar.

Quand l'aurore agonise, on me donne un cinname,
L'oliban du Liban, le benjoin de Saba,
Un parfum de Java que j'enfonce en mon âme,
En mon cœur sans rancœur qu'a griffé Colomba.

Je divague au matin ; mon sang bout dans sa veine ;
Il est blanc, hyalin, aussi blanc que mes vœux ;
Je m'en vais recueillir un parfum de verveine
Pour polir mon regard et graisser mes cheveux.

Cependant un ânon trotte encor vers l'agave,
Le nopal des aïeux qui lacère un roseau.
Que fais-tu ? lui crié-je. – Ah, je sais qu'on vous gave
Comme on gave un poulet de grains ords, un oiseau...

Mon regard est brumeux ; J'entrevois Pisistrate,
Le tyran athénien ; il bâtonne un laquais,
Il blasphème un hoplite, injurie Érostrate ;
Me voyant, il me dit : « Maudits soient tes caquets ! »

Ibidem, le 8 octobre 2003

COLOMBA

Que te donne au matin ce lutin ? – Son cinname,
De la myrrhe hyaline et du musc de Saba.
Qu'en fais-tu, troubadour ? – Parfumée est mon âme ;
Attisé, mon regard voit de loin Colomba,

Son poignard aiguisé, parfumé de verveine,
Le murmure éventé, purpurin de ses vœux,
Son sang noir, étêté qui bouillonne en sa veine,
Le relent purulent qu'ont vomi ses cheveux,

Son couteau qui découpe un gros fût de porphyre,
Son talon aérien qui piétine un cafard,
Sa vengeance en fureur, affrontée au zéphire,
Le chardon qu'elle abat, l'effrayé nénuphar,

Le cactus vénéneux qu'elle enjambe et l'agave,
Son sanglot étouffé qu'elle a dit au roseau,
Son cri long dans la nuit, dont se pâit, dont se gave
Colomba comme on gave en fureur l'ord oiseau.

Colomba disparaît ; j'entrevois Pisistrate ;
Il m'étonne en moquant dans la joie un laquais ;
Gentiment, je lui dis : « Sache alors qu'Érostrate
Fut meilleur que toi-même, ô tyran à caquets ! »

Ibidem, le 8 octobre 2003

SURIMPRESSIONS (3)

Qu'a ton sang, troubadour? – Il ulule en ma veine ;
Il fait mal à mon âme, à mon cœur, à mes vœux ;
Grand Seigneur, me fait mal ce relent de verveine ;
C'est pourquoi le vent crie à travers mes cheveux.

Je m'en vais d'un pas lent rencontrer Pisistrate ;
Je voudrais lui parler des valets, des laquais
Qu'il possède au palais, il me dit qu'Érostrate
Les connaît mieux que lui, car il perd ses caquets.

Ah, Seigneur ! m'écrié-je en voyant un agave
Sur lequel encor pleure en chantant un oiseau.
Pourquoi donc ? Le lutin me répond : « On le gave
De sang ord qui se tord au pied tors d'un roseau. »

Je me tais, je divague ; un éclair de porphyre
M'a griffé le visage où s'agrippe un cafard.
La nuit dort en pleurant ; pleure encor le zéphire ;
À l'aurore on occit le joyeux nénuphar.

Je divague en sanglots ; on me donne un cinname,
Du benjoin de Java, de l'encens de Saba,
De la myrrhe hyaline, accrochée à mon âme,
À mon cœur qui s'écœure, écoutant leur samba.

Ibidem, le 8 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (6)

Or Pisistrate
Aime Érostrate,
Perd ses caquets
Et ses laquais.

L'oiseau se gave
Sur un agave
De clairs roseaux
Qu'on pêche aux eaux.

Quand le zéphire
Heurte un porphyre,
Le nénuphar
Pleure un cafard.

Oins donc ton âme
De ce cinname,
Ton cœur qu'on bat
De leur samba !

De la verveine
Pleure en ma veine ;
Qui prend mes vœux ?
Tous ces morveux.

Ibidem, le 8 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (7)

Sous un agave
Un chat se gave
D'un chant d'oiseau,
Sous le roseau.

Sur le porphyre
Glisse un zéphire.
Le nénuphar
Cache un cafard.

Grâce au cinname
Je vaincs mon âme.
Mon vers abat
Ali Baba.

Sang de verveine
Coule en ma veine ;
Ce tors morveux
Occit mes vœux.

Quand Pisistrate
Brûle Érostrate,
Un vain laquais
Tait ses caquets.

Ibidem, le 9 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (8)

Le doux zéphire
Berce un cafard
Un noir porphyre,
Un nénuphar.

Benjoin, cinname,
Musc de Saba
Ont fui mon âme ;
Mon cœur s'abat.

Quand Pisistrate
Frappe un laquais,
Noir Érostrate
Bat ses caquets.

Pleur de verveine,
- Pleur de mes vœux, -
Coule en ma veine ;
Foin de morveux !

L'hiver nous gave
De noirs oiseaux.
Je vois l'agave
Moquer les eaux.

Ibidem, le 9 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (9)

Je fais des vœux
Pour la verveine ;
Sous mes cheveux
Se perd ma veine.

Je sais Saba,
Son clair cinname.
La tour s'abat
Où fuit mon âme.

Un beau laquais
Hait Pisistrate
Et ses caquets,
Brûle Érostrate.

Un blanc roseau
De fiel se gave ;
Le noir oiseau
Rejoint l'agave.

Le nénuphar
Plaît au zéphire.
Le tors cafard
Craint le porphyre.

Ibidem, le 9 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (10)

J'ai la déveine,
Je perds mes vœux,
Mes gris cheveux,
Ma chanson vaine.

Brûle Érostrate !
Dit le laquais
Et les caquets
De Pisistrate.

Je vois l'agave,
Le frêle oiseau
Sous le roseau
De sang qu'on gave.

Grâce au cinname
Que vend Saba,
Ali Baba
Revend son âme.

Sur le porphyre
Crisse un cafard.
Un nénuphar
Ploie au zéphire.

Ibidem, le 9 octobre 2003

ENTREVISIONS (2)

Au couchant j'entrevois deux ou trois colisées ;
Des clameurs en montaient, des bruits lourds de troupeaux ;
Je suis loin, Grand Allah, de ces Champs-Élysées
Dont parlait le Dorien en posant ses appeaux.

Devant moi brusquement le couchant se décore ;
Un parfum y tournoie hyalin plus que doux ;
Un chant tors de condor, coq gaulois qui picore
Des fleurons de froment, un relent de saindoux ;

Je divague au couchant ; un hibou perd l'aigrette
Que lui lègue une aïeule aux abois, sans regard ;
Je m'avance à pas gourds, sous un rai je regrette
De marcher à tâtons comme un fou tout hagard.

Les clameurs, les bruits lourds ont griffé l'air qui pleure ;
Je me dis : « J'eusse été sur un sol de velours,
La couette eût crié qu'elle y crut tout à l'heure »,
Cependant le sol rêche a des rocs plus que lourds.

Nous marchons en silence en rangée *indienne* :
(Mon aïeul, ma grand-sœur *derrière* un zébu),
Nous marchons tout muets vers la fleur méridienne
Pour occire en dansant dans le sang Belzébuth.

Ibidem, le 9 octobre 2003

ENTREVISIONS (3)

Un héron d'Hiéron a perdu son aigrette.
Le corbeau de Rimbaud a griffé Trafalgar ;
Le vautour a crié cependant : « Je regrette
D'avoir bu le sang dru d'un zébu tout hagard. »

Je m'arrête ; or le ciel s'est penché tout à l'heure
Vers un axe ébréché par un gant de velours.
Devant moi geint le flot; à mes pieds la mer pleure ;
Je m'avance à pas lents, purulents, à pas lourds.

Brusquement, j'entrevois une enfant *indienne* ;
Elle arrive en chantant : elle a pris un zébu,
Un bison ; j'ai crié la chanson méridienne
Que chantaient mes parents en brûlant Belzébuth.

Je m'arrête au couchant ; deux ou trois colisées
Ont percé le soir lent ; j'entends vite un troupeau
Hululer dans la brume (et les nuits alizées) ;
Or il pleure en mon cœur : on nous crée un appeau.

Devant moi j'entrevois un corbeau qui picore
Un cadavre éventré que l'on graisse au saindoux.
Le ciel pleure en fureur ; je m'écrie : « On décore
Nos matins de sang ord ; Dieu pourtant les fait doux. »

El-Menzah VII, café l'Émir, le 9 octobre 2003

SURIMPRESSIONS (4)

Que vois-tu, troubadour ?- Le voussoir qu'on décore
De chardons, de lardons, de tritons, de saindoux,
De sang vif, de sang ord, de grains morts que picore
Un seul coq en fureur qui pourtant a l'œil doux.

Hululant, la chouette a griffé son aigrette ;
Je divague à l'aurore avalant mon regard ;
Mais voilà que le coq a crié : « Je regrette
D'avaler les grains morts qu'a laissés *Trafalgar*. »

Quand le sol purpurin s'est courbé tout à l'heure,
J'ai vraiment cru marcher sur un coin de velours ;
Qui sanglote après moi ? La mer geint, le ciel pleure ;
Le renard glapissant déambule à pas lourds.

Or le ciel pleure encor la chanson de l'Indienne
Qu'un vacher a tuée en chassant le zébu ;
À mon tour, j'ai pleuré la chanson méridienne
Que chantaient mes aïeux en traquant Belzébuth.

Qu'entrevois-je, ô Seigneur ? Quatre ou cinq colisées ;
On y crie, on y bat des deux mains. Un troupeau
De taureaux, de verrats... Hors des Champs-Élysées
Court un bouc agressif, traînant un appeau.

Tunis (Bâb Saadoun), café des Arcades, le 9 octobre 2003

D'ÀÈDE À PÂTOUR

J'irai voir le tombeau de Rimbaud tout à l'heure,
Dit l'aède au pâtre qui ne sait le velours,
Je l'écoute en silence au couchant ; le ciel pleure ;
Il en choit du sang noir, il en choit des grains lourds.

J'irai voir les os blancs de l'Indien, de l'Indienne,
Dit l'aède au pâtre qui surveille un zébu.
Esseulé, je m'endors sur la fleur méridienne ;
Or je ronfle en rêvant du méchant Belzébuth.

J'irai voir un héron qui n'a plus son aigrette,
Dit l'aède au pâtre que connaît *Trafalgar*.
Je l'écoute en silence ; or soudain, je regrette
D'avoir tu mon cor long, mis à bas mon regard.

J'irai voir des *lions* dans l'ancien colisée,
Dit l'aède au pâtre qui surveille un troupeau.
Je me tais en fureur, car la brise alizée
Me taquine en dansant, soulevant mon chapeau.

J'irai voir, par un soir, ton fier coq qui picore
Des grains noirs, dit l'aède au pâtre qu'il sait doux.
Je me tais malgré moi ; le voussoir se décore ;
On y met du sang ord, gros de suif, de saindoux...

Ibidem, le 9 octobre 2003

SURIMPRESSIONS (5)

Ce soir-là nous marchons en rangée *indienne* ;
Qu'entrevois-je, ô Seigneur ! Un bison, un zébu,
Un aurochs, un gros roc sur la fleur méridienne
Et Satan le Damné qui maudit Belzébuth.

Je m'arrête en pleurant dans l'ancien colisée
Qu'un Romain eût construit en jouant du pipeau.
Brusquement, j'en prends peur, car la brise alizée
Devant moi, chasse encor le pâtre, son troupeau.

Qui va là ? m'écrié-je. – Un héron sans aigrette,
Dit la voix d'un lutin dont je vois le regard.
Un vieux gnome a crié : « Sache alors qu'on regrette
Que l'Anglais au couchant ait gagné Trafalgar. »

Qui va là ? m'écrié-je. – On revient tout à l'heure,
Dit la voix de l'Archange au parfum de velours.
J'entrevois un errant en émoi ; le ciel pleure ;
Il en tombe un sang ord, purpurin, des chants lourds.

Je m'arrête en sanglots ; un rai d'or se décore
Par les pleurs purulents, des odeurs de saindoux ;
Or soudain au couchant, un rôdeur me picore ;
Qui va là ? m'écrié-je. – Un renard au chant doux.

Ibidem, le 9 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (11)

Or la brise alizée
Chante au gai colisée ;
Le pâtre sans troupeau
Joue alors du pipeau.

Le couchant se décore,
Car le coq le picore ;
Ah, Seigneur, qu'il est doux
Ce gros bourg sans saint-doux !

Un héron sans aigrette
Me redit qu'il regrette
D'avoir clos son regard
En battant Trafalgar.

Je viendrai tout à l'heure ;
Cependant le ciel pleure ;
Sur ce sol de velours
Tous mes pas seront lourds.

J'entrevois une Indienne.
Sa chanson méridienne
Fera fuir le zébu,
Plus encor Belzébuth.

Ibidem, le 9 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (12)

Le corbeau qui picore
Le voussoir qu'on décore
De rais noirs qu'on dit doux,
Se repaît de saindoux.

Hiéron perd l'aigrette ;
Il me dit qu'il regrette
D'ignorer Trafalgar
Où fleurit le regard.

Le vent dit tout à l'heure
Au diamant que l'on pleure
Sur un sol de velours
Où l'on marche à pas lourds.

Me chuchote une Indienne
À l'odeur méridienne.
Elle a dit : « Belzébuth
Chasse encor le zébu. »

Une aurore alizée
S'est alors enlisée
Sous les pas d'un troupeau
Qu'ensorcelle un pipeau.

Ibidem, le 10 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (13)

Où mets-tu ton aigrette,
Vieux héron ? – Je regrette
D’oublier Trafalgar
Où le Corse est hagard.

Où vas-tu tout à l’heure ?
La nuit dort, le ciel pleure ;
Je m’avance à pas lourds
Au sentier de velours ;

Or j’entends une Indienne ;
Sa chanson méridienne
Conte alors Belzébuth
Qui pourchasse un zébu.

Près d’un grand colisée
Une aurore alizée
Berce alors un troupeau
Hébété par l’appeau.

Qu’entrevois-je ? – On décore
Un cochet qui picore
Des relents de saindoux,
De grains tors- au bourg doux.-

Ibidem, le 10 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (14)

Iras-tu tout à l'heure
(Aux gros bourgs où l'on pleure)
Lacérer leur velours
À doigts prompts, à doigts lourds ?

- Que dit-on à l'Indienne ?

- Sa chanson méridienne

Tue encor le zébu

Et maudit Belzébuth...

Qui revend son aigrette ?

Hiéron ! Je regrette :

Le Boucher tout hagard

Vend encor Trafalgar ;

De son beau colisée,

À l'aurore alizée,

Il envoie un troupeau

Pour jouer du pipeau.

Mais Ourouk se décore,

Car le coq se picore.

Dans la nuit aux rais doux,

Il a soif de saindoux.

Ibidem, le 10 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (15)

J'aime encore une Indienne
À la fleur méridienne ;
J'aime aussi ce zébu
Que poursuit Belzébuth.

J'irai bien tout à l'heure
Consoler l'air qui pleure,
Le bercer- les ciels lourds-
De mes chants de velours.

Or je perds mon aigrette
Chez un bouc qui regrette
D'être en rut, sans regard,
D'avoir fui *Trafalgar*.

« Dans mon blanc colisée
Naît la brise alizée ;
J'envoie onc mon troupeau
Que je charme au pipeau.

Que veux-tu ? Je décore
Mon discours qui picore
Le crapaud au saindoux
Qui ne fut jamais doux. »

Ibidem, le 10 octobre 2003

VISIONS AURORALES

Je connais l'Hellespont, je connais la Sporade,
Chante encor Périclès en jouant au cerceau.
Un fougueux cavalier a maudit l'algarade
De ce vent en fureur sur le bourg sans berceau.

Je m'avance à pas lents à l'aurore indolente ;
Jette éclair purpurin un terrible attisoir
Que brandit un lutin de sa main insolente ;
J'en prends peur, par Allah, comme un loir craint le soir.

Un chant triste est parti d'un gosier de sirène ;
Il s'adresse à coup sûr au marin, son amant ;
Je m'arrête en pleurant ; j'entrevois Sœur Irène ;
Elle a dit : « Couvre alors ton chef gris savamment ! »

Devant moi brusquement, j'entrevois l'altier charme,
Le figuier, le cactier, l'aloès, l'églantier
De l'ogron agressif, abreuvé de ma larme,
Des longs pleurs de mon cœur qu'il avale en entier.

Je m'avance à pas lents ; j'entrevois Cléopâtre ;
Elle a dit méchamment aux Touareg des déserts :
« Je voudrai ce soir-là trucider un seul pâtre
Pour l'offrir avec joie à la sylphe et aux airs. »

Ibidem, le 10 octobre 2003

SURIMPRESSIONS (6)

Il traverse en griffant la rivière indolente ;
Or je suis en sanglots ; j'entrevois dans le soir
Une étoile au croc long, à la queue insolente
Qui fait choir du voussoir un brûlant attisoir.

Mais voilà que j'entends un chant doux de sirène ;
Je m'arrête en pleurant ; près de moi, savamment,
L'ouragan a défait les cheveux de la reine,
Car il veut qu'elle occise au couchant son amant.

Quand Xerxès lacère onc méchamment la Sporade,
Périclès le bâtonne, écorchant le cerveau
Du régent sassanide, enivré d'*algarade*
Contre un bourg numidique, endeillé, sans berceau.

Cette étoile au croc long lave encor de ma larme
Le sentier, le cactier aux fruits tors, l'églantier,
Le figuier effeuillé, l'olivier, le fier charme,
Le gros bourg orphelin que l'on tue en entier.

Je suis donc en sanglots ; j'entrevois Cléopâtre ;
Elle a dit à Xerxès qui vaguait aux déserts :
« Qu'on m'amène un troupeau ! De Nubie un gros pâtre !
Je veux tant les manger goulûment dans les airs. »

Ibidem, le 10 octobre 2003

ULYSSE

Or Ulysse envoûté par le chant des sirènes
S'est lié les genoux, les talons, savamment ;
Vient le voir un émir amoureux des six reines
En son rêve ; il lui dit : « Tu seras mon amant. »

Mais Ulysse entrevoit en son rêve un grand charme
Duquel pend un fruit d'or qu'il avale en entier.
Brusquement, son œil vague est lavé par la larme
Que fait choir le figuier en pleurant l'églantier.

Bel Ulysse a gagné cependant la Sporade ;
Il y trouve un ondin qui rejoue au cerceau,
Un blanc reître, un lutin qu'a tué l'algarade
De la mer océane, endormie au berceau.

Jeune Ulysse, adresse onc à l'étoile insolente
Ta prière aux abois dont se rit l'ostensoir !
À l'aurore hyaline, à sa flamme indolente,
Éteins-moi, par Allah, ce cruel attisoir !

La nuit dort pesamment, j'entrevois Cléopâtre ;
On lui parle à l'oreille ; on lui dit : « Dans les airs
Vole encor la chouette agriffée à ton pâtre ;
Qu'en dis-tu ? » Quant à moi, je m'en vais aux déserts.

Ibidem, le 10 octobre 2003

LES DEUX OISEAUX

Aujourd'hui, l'oiseau noir s'est perché sur un charme ;
L'oiseau blanc, quant à lui, sur un frêle églantier.
Je me dis en mon cœur : « Lave alors de ta larme
Ce cadavre éventré par un fils de rentier ! »

L'oiseau noir cependant a griffé le grand pâtre ;
Il lui crève un seul œil et le jette aux déserts.
Quant à lui, l'oiseau blanc a griffé Cléopâtre,
Lui crevant le regard – qu'il rejette aux dix airs.-

Je regarde effrayé ; j'entrevois la Sporade ;
Y navigue un esquif fait de bois de berceau ;
Un corsaire y hulule, adorant l'algarade
Qu'il attise à la mer en courroux sous l'arceau.

La nuit vient ; on s'endort ; une étoile indolente
Lance un rai purpurin, ramolli par le soir.
Devant moi j'entrevois la comète insolente ;
Elle aiguise en criant son funeste attisoir.

Tout se tait dans la nuit ; un chant doux de sirène
A percé le voussoir savamment, violemment ;
La chouette a pris peur, a pris peur la grand-reine ;
« Comme il est triste au cœur ! » dit aussi son amant.

Ibidem, le 10 octobre 2003

CLÉOPÂTRE

En chantant, apparaît devant moi Cléopâtre.
Je lui dis : « D'où viens-tu ? » - Je reviens des déserts
Sahariens de l'Afrique où divague un seul pâtre ;
Mes troupeaux de bisons sont brûlés par les airs.

Un corsaire au couchant griffe alors la Sporade ;
Que fais-tu ? lui dit-elle en gagnant son berceau ;
Méchamment, il ricane en criant : « L'algarade
Est mon fort, Cléopâtre ; est témoin cet arceau. »

Or j'écoute au couchant, sous l'étoile indolente.
Près de moi quelqu'un vient, brandissant l'ostensoir,
Un gros sceptre argenté, sa chanson insolente,
Un couteau de tisons ; - s'agit-il d'attisoir ? -

Mais voilà que j'entends des chants doux de sirènes ;
Suis-je en mer, en Sicile où m'éclaire un diamant ?
Je ne sais, par Allah ; j'entrevois dix-sept reines
En rangée *indienne* ; au couchant, leur amant.

Je demeure étourdi, car perché sur un charme
Un molosse en fureur a crevé le sentier
Où je vague en pleurant, réchauffé par la larme
Que fait choir mon cœur pur sur le rouge églantier.

Ibidem, le 10 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (16)

Le grand arceau
Couvre un berceau
Et l'algarade
De la Sporade.

Au long du soir
Un encensoir
Brûle indolente
La chanson lente.

Un jeune amant
Tue ardemment
Les vingt-deux reines
Dans leurs arènes.

Sous l'églantier,
Je perds sentier ;
Je perds ma larme
Sous le grand charme.

Sang vole un pâtre
De Cléopâtre
Sous les grands airs
Qui sont déserts.

Ibidem, le 11 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (17)

La nuit dolente
Est insolente.
Mon encensoir
Bat l'attisoir.

Or la grand-reine,
Dans une arène,
Danse ardemment
Sur corps d'amant.

Au pied d'un charme
A chu ma larme ;
Sous l'églantier
Mon corps entier.

Vois Cléopâtre
Avec son pâtre
Dans les déserts
Et dans les airs !

Une algarade
De la Sporade
Griffe un cerceau
Sous cet arceau.

Ibidem, le 11 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (18)

De la grand-reine
Vois la sirène,
Le jeune amant
Au beau diamant !

Or de ce charme
A chu la larme ;
De l'églantier
Le fruit entier.

De la Sporade
Une algarade
Brûle un cerceau
Et mon berceau.

L'ode indolente
(L'ode insolente)
Occit le soir
D'un attisoir ;

Mais Cléopâtre
Égorge un pâtre
Dans les grands airs
Qu'on sait déserts.

Ibidem, le 11 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (19)

Sous l'églantier
Un fruit entier
A bu la larme
D'un vin de Parme.

Car, aux déserts,
L'or des dix airs
Conte un vieux pâtre
Et Cléopâtre.

Un sarde amant
Chante ardemment
Pour vingt-deux reines
Hors des arènes.

Dans l'encensoir
Se meurt le soir.
La nuit dolente
Se meurt tremblante.

Dans un berceau
Roule un cerceau ;
Or la Sporade
Sait l'algarade.

Ibidem, le 11 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (20)

Car je sais Cléopâtre
J'ai tué son seul pâtre.
Descendant des seize airs,
Je m'en vais aux déserts.

Or je vois sous un charme,
Abreuvé de ma larme,
(Est-ce en rêve ?) un sentier
Où chemine un rentier.

Quand j'entends la sirène
Chantonner pour la reine,
Je renoue ardemment
Les lacets de l'amant.

Dans la nuit indolente,
Sous l'étoile insolente,
J'ai brisé l'attisoir,
Fracassant l'ostensoir ;

Cependant la Sporade
Chante encor l'algarade ;
L'enfant tremble au berceau
En rêvant d'un cerceau.

Ibidem, le 11 octobre 2003

LES BOURGS DU TOURMENT

L'hiver geint ; le soleil s'est figé dans sa course ;
Mais où suis-je, ô Seigneur ! Dans Harfleur ? Dans Ilion ?
Je ne sais, par Allah ! J'entrevois la Grande-Ourse,
Le Grand-Chien où s'accroche en émoi Pygmalion.

Du ciel choit avec joie un reflet d'émeraude ;
- Au voussoir, le Grand-Chien aura mal aux nasaux.-
Un chat noir devant moi fait ronron, puis il rôde.
Que j'ai peur, Grand Seigneur, de ces fous damoiseaux !

Or j'entends près de moi cent deux voix qu'on module ;
Qui va là ? m'écrié-je ; est-ce alors le Destin ?
J'entrevois un ondin dans le flot ; il ondule
Sur la mer océane où s'étale un festin ;

Je déclare à ma femme : « À toi donc je repense
Ce matin dussé-je être attaqué par cent gueux,
Car la peur m'a posé méchamment dans la panse
Des crocs tors, acérés, de son doigt fort rugueux. »

Je m'avance à pas lents, détrempe par l'orage
Quand m'arrête en pleurant dans la nuit un amant
De l'éclair purpurin, *furieux*, qui fourrage
Dans les bourgs que l'on offre aux ergots du tourment.

Ibidem, le 11 octobre 2003

CHEMINEMENT MYSTIQUE

Qui me lance en chantant un éclair d'émeraude ?
Je ne sais, dit le chien, en s'enflant les naseaux.
Je me tais malgré moi ; devant moi le chien rôde ;
Il claboude en moquant de méchants damoiseaux ;

Mais voilà que la voix d'un hautbois se module.
Qui s'écrie avec moi : « C'est encore le Destin ? »
Devant moi j'entrevois un condor incrédule ;
Tant les morts sont nombreux qu'il s'agrippe au festin.

Que fais-tu ? dit la Voix ; c'est à Lui que je pense
Chaque instant que je vis (qu'il soit doux ou rugueux).
Avec soin, je polis plus mon cœur que ma panse,
Bénissant l'homme honnête, évitant tous les Gueux.

Que fais-tu ? dit la Voix. – Je bénis cet orage ;
Il pleuvra ce matin ; s'occira le tourment
Du fellah assoiffé qui n'a plus de fourrage
Ni de blé ; -tout en ruine, il vendit son sarment.-

Que fais-tu ? dit la Voix. – Je bénis dans sa course
Ce soleil aux rais d'or ; il réchauffe *Ilion* ;
Je bénis tout autant les Gémeaux, la Grande-Ourse ;
Que dirai-je, ô Seigneur, évoquant Pygmalion ?

Ibidem, le 11 octobre 2003

SURIMPRESSIONS (7)

À l'aurore entends-tu la chanson que module
Le pâtre du faubourg qu'a frappé le Destin ?
Or l'aède agriffé par la lune incrédule
Répond go : « Servez-vous ! On nous offre un festin. »

Je regarde au matin ; c'est à l'or que je pense,
À l'argent, au rubis blasphémés par un gueux ;
Je criaille au matin, car j'ai mal à la panse ;
Mon regard se transmue en éclair très rugueux.

Je divague au matin menacé par l'orage,
Car le ciel crie encore, attisant mon tourment.
L'ouragan des brigands divagants fait barrage
À la nuit assassine, accrochée à l'amant.

Une étoile aux abois s'est figée en sa course ;
Le Grand-Chien qui clabarde est tombé sur Ilion.
Que dirai-je aux Gémeaux, à leur sœur, la Grande-Ourse ?
Maudit soit Acherbas ! Maudit soit Pygmalion !

Est tombé sur ma tête un éclair d'émeraude ;
Devant moi sont passés deux altiers damoiseaux ;
Je me dis en mon cœur : le chat court, le chien rôde,
Cependant que l'ânon s'enfle encor les naseaux.

Ibidem, le 11 octobre 2003

LE CHEVAL DE LA NUIT

C'est à toi, par Allah, c'est à toi que je pense,
Dit l'aède au pâtre bâtonné par un gueux ;
C'est pourquoi chaque instant j'introduis dans sa panse
Des cailloux attisés, purpurins et rugueux ;

C'est alors que se tait brusquement cet orage
Qui menace au gros bourg de brûler les sarments.
Je m'en vais d'un pas lourd dans le vent qui fourrage
Dans la ville encensée où sont morts mes tourments.

Qu'entend-on au matin ? – L'hymne ancien qu'on module,
La voix blanche, éjectée au milieu d'un festin,
Le clabaud d'une étoile équeutée, incrédule,
D'une ortie étêtée au milieu du Destin.

Mais voilà brusquement qu'un reflet d'émeraude
A jailli sur mon chef, sur de fiers damoiseaux.
Je m'arrête en pleurant : un chat pleure, un chat rôde ;
Le cheval de la nuit gonfle encor ses naseaux.

Sur mon chef grisonnant apparaît la Grande-Ourse.
Je m'en vais en sanglots au couchant vers Ilion :
Je veux tant rencontrer Andromaque à sa source,
M'écrié-je en mon cœur, - le méchant Pygmalion... -

Ibidem, le 11 octobre 2003

RÉMINISCENCES

Qu'entend-on au couchant ? – La chanson de l'orage ;
Elle a dit aux *bourgeois* : « On occit votre amant,
Votre amant ? Le sorcier émacié qui fourrage
Dans vos bourgs orphelins, dans l'altier firmament... »

Je me tais car j'ai peur, puis soudain je repense
À ma vie antérieure, à mes chants de fou gueux,
À ma fleur de jeunesse où l'on pense à sa panse,
Aux plaisirs que procure un dancing de fougueux.

Ah, Seigneur ! Que fait-on ? C'est un chant qu'on module,
C'est un chant de pinson qu'a créé le Destin,
C'est un chant d'hirondelle à la tête incrédule,
C'est un chant de moineau qui s'adonne au festin...

Je retourne à mon bourg qu'un éclair d'émeraude
Illumine en dansant ; deux distors damoiseaux
Me revoient dans la nuit ; enragé, le chien rôde,
La jument de la Mort s'est enflé les naseaux.

Qu'entrevois-je en rentrant dans mon bourg ? – La Grande-Ourse,
Le Grand-Chien qui clabaude en mordant Pygmalion,
Andromaque en veuvage aux abords de la source
Où buvait son époux imité par Ilion...

Ibidem, le 11 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (21)

Dans sa course
La Grande-Ourse
Cherche Ilion,
Pygmalion.

On corrode
L'émeraude,
Les roseaux
Sous les eaux.

Incrédule,
Je module
Le Destin
Clandestin

Car je pense
À la panse
Du fougueux
Vent rugueux.

Un orage
Gros de rage
Jette amant
Au tourment.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (22)

Des roseaux
Dans les eaux ;
Le chien rôde
Et maraude.

Le festin
Clandestin
Se module
Quand j'ondule.

Au fougueux
Chant rugueux
Je repense,
À ma panse.

Le tourment
D'un amant
Met en rage
Un orage.

Dans Ilion
Pygmalion
Tue une ourse
Dans sa course.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (23)

Or ma voix se module ;
Dans le ciel, elle ondule.
Je me courbe au Destin
Que je sais Clandestin.

C'est à Lui que je pense
Plus encor qu'à ma panse,
Dis-je au vent très fougueux
Qui s'abat sur un gueux.

Esseulé sous l'orage,
Je divague et j'enrage,
Car le soûl firmament
A vomi son tourment.

Mais où vais-je ? Un chien rôde ;
Dans la nuit il maraude
En mordant les roseaux
Barbouillés par les eaux.

Le soleil dans sa course
S'est figé ; la Grande-Ourse
A griffé dans Ilion
Le jaloux Pygmalion.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (24)

Que ferai-je à ma panse ?
Dis-je au soir ; ma dépense
Consentie à ce gueux
Grise encor l'ours fougueux.

Que dirai-je à l'orage ?
Au vent tors qui fourrage
Dans le bourg en tourment ?
Qu'on égare un amant ?

De ma voix (qu'on module)
Que dirai-je incrédule ?
J'aime encor le Destin
Et son cours clandestin.

Un éclat d'émeraude
Chasse un chat ; - le chien rôde.-
Deux altiers damoiseaux
Ont un ours sans naseaux ;

Or j'entends, dans sa course,
Hululer la Grande-Ourse ;
Elle ira dans Ilion
Trucider Pygmalion.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (25)

Me fait peur ton tourment ;
Je brûle onc un sarment ;
Je m'enfuis sous l'orage
Qui nous bat, qui fourrage.

Ce vent noir est fougueux.
Attaqué par un gueux
Dans le soir, il ondule
Sur mon chant qu'il module.

Connais-tu le Destin ?
- Je le sais clandestin ;
C'est à Dieu que pense,
À l'Amour qu'Il dispense.

De cruels damoiseaux
Ont occis trois oiseaux,
Un parfum d'émeraude
Dans la Nuit qui maraude.

Connaît-on Pygmalion ?
Il fuit Tyr pour Ilion
Trucidant dans sa course
Un rai d'or, la Grande-Ourse...

Ibidem, le 12 octobre 2003

PIRATERIE NAVALE

(Bâb-Arouge)

Revomi dans le soir par la mer d'Ionie,
Je me trouve en sanglots étendu près d'un pied
D'olivier rabougri, secoué d'agonie.
Échoué sur la côte, un marin estropié ;

Je lui dis : « D'où viens-tu ? » - Mais je viens du flot rouge ;
Nous étions tous les deux sur la barque au flanc roux
Quand soudain apparut à bâbord Bâb-Arouge,
Dans le vent en fureur, sur la mer en courroux ;

Nous avons résisté jusqu'au soir sans démordre ;
Or le vent fut contraire à nous deux si souvent.
Nous avons résisté sans faiblir, en désordre,
Dans la nuit qui pleurait un long pleur émouvant.

Brusquement, Bâb-Arouge abattit son lourd glaive
Sur le mousse éthiopien, renfrogné dans le fond
De la barque ébréchée ; or voilà qu'un élève
Du corsaire entonna l'hymne ancien et profond.

Quand mon corps frémissant s'étoila de blessures,
Je perdis-- tu perdis-- brusquement notre esprit,
Car nos mains tout en sang n'étaient plus jamais sûres ;
La bataille eût repris, l'ennemi nous reprît.

Ibidem, le 12 octobre 2003

L'EXPECTATIVE VENGERESSE

- J'occirai demain soir à coup sûr Bâb-Arouge.

J'attendrai que le ciel purpurin vire au roux
Pour tuer l'assassin et l'offrir au vent rouge ;

- Enfuis-toi, troubadour, de ce bourg en courroux !

- J'attendrai patiemment dans ce bourg sans démordre,

Écoutant la chanson de ce vent émouvant ;

Que dit-il à mon cœur qui s'écœure en désordre ?

- Sois patient, car il pleure en ton bourg si souvent !

- J'attendrai patiemment ; j'occirai par le glaive

Bâb-Arouge enivré par le sang du bas-fond ;

Dès ce soir, au vent noir, en courroux, qui se lève,

Le cœur tors du corsaire aura trou très profond.

J'attendrai patiemment ; de *ma main* qu'on dit sûre

J'abattraï mon épée, occisant cet esprit

Qui se pâte de sang frais que répand la blessure

D'un cadavre éventré, du gros bourg qu'il reprit.

J'attendrai patiemment dans ce bourg l'agonie

Du corsaire assassin que je sais estropié.

J'attendrai patiemment, sur la mer d'Ionie,

Le bandit atlantique ; - or je sais qu'il perd pied.-

Ibidem, le 12 octobre 2003

LES VŒUX DU TROUBADOUR

Que fais-tu, troubadour ? – J’attendrai sans démordre
Le crapaud coassant dans ce vent émouvant :
Le cadavre éventré, le gros bourg en désordre,
Font pleurer un aède au couchant si souvent.

Je veux tant trucider au matin par le glaive
Le bandit atlantique, arrivé du bas-fond.
Fasse Allah qu’un vent tors, infernal, se soulève !
Les bandits font *faubourgs* – mes amis les défont.-

Que veux-tu, troubadour ? – De ma main (je t’assure)
Trucider tous les porcs *écœurés*, sans esprit ;
À mon bourg en sanglots qu’a griffé la blessure
Est venu le crapaud coassant qui nous prit.

Je veux tant le jeter à mon tour au flot rouge ;
À son tour il saura que l’aède en courroux
L’occira sans rancœur comme occit Bâb-Arouge
La fleur blanche au parfum qui tournoie au vent roux.

Du crapaud, du verrat je veux voir l’agonie ;
Que n’ont-ils fait au bourg orphelin, désisté ?
D’un esquif amarré sur la mer l’Ionie,
J’aurai donc au trépas des salauds assisté...

Ibidem, le 12 octobre 2003

LE TRÉPAS DU CRAPAUD (1)

Occisez par l'épée, occisez par le glaive
Le crapaud qu'avec l'ogre au couchant on confond.
Le crapaud dit à l'ogre orgueilleux son élève :
« Où vas-tu, cher ami ? » - « Dans ce bourg qui se fond. »

Je m'en vais d'un pas lent embaumer la blessure
Entrouverte en mon cœur, car je perds mon esprit.
Un aède hyalin a posé sa main sûre
Sur mon vers sacro-saint que soudain il reprit.

J'ai cessé de marcher ; je marchais en désordre
Dans le vent émouvant qui berçait très souvent
Le gros bourg ; je voulais batailler sans démordre
Contre un porc mal léché qui se veut émouvant.

Mais voilà qu'apparaît brusquement Bâb-Arouge ;
C'est l'ami de ce porc assassin aux poils roux.
Je les jette en fureur tous les deux au flot rouge
De la mer océane aux courants en courroux ;

On occit cependant le soleil d'Ionie ;
L'assassin ? C'est le porc que je sais estropié ;
Il aura, par Allah, une affreuse Agonie
Et le Fer éternel [de son *chef* à son pied].

Ibidem, le 12 octobre 2003

LE TRÉPAS DU CRAPAUD (2)

Que fais-tu de la main dont on dit qu'elle est sûre ?
J'occirai le crapaud en son cœur, son esprit ;
Son ami, le bandit, fuira loin sa blessure ;
D'un empan, je verrai les trésors qu'on reprit.

Quant à lui, le trouvère a saisi l'épais glaive
Des aïeux, tous les pieux... son désir fut profond
De tuer les crapauds dans ce vent qui soulève
Des relents purulents qu'avec l'hydre on confond.

Je me fige au sentier en criant sans démordre ;
Le vent clair me caresse ; il est doux, émouvant ;
Il me dit : « Que fais-tu ? » - Mais je crie au désordre
Qu'a semé le crapaud dans nos bourgs si souvent.

Je poursuis mon chemin, j'entrevois Bâb-Arouge.
La nuit ronfle en dormant sous le ciel en courroux.
Je m'attaque au crapaud, le balance au flot rouge
Quand le coq chante encore ; (est-il gris ? est-il roux ?)

Dans le bourg le crapaud frôle alors l'agonie.
Le trouvère en colère a chanté l'estropié
(Le crapaud ou le porc) sur la mer d'Ionie ;
Enfin donc il aura son parcours recopié.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (26)

J'ai recopié
L'if estropié,
En agonie,
En Ionie.

Du voussoir roux
Tout en courroux
Choit un flot rouge
Sur Bâb-Arouge.

L'air émouvant
Me dit souvent
Qu'on veut me mordre
Dans le même ordre.

Mon chant se fond
Au puits profond
Où brille un glaive
Que l'on soulève.

Mon âme assure
Qu'en ma blessure
Glisse un esprit
Qu'un lutin prit.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (27)

Sur le flot rouge,
Dit Bâb-Arouge
Que le ciel roux
Est en courroux.

Je veux te mordre
Dans ce désordre,
Dit l'air mouvant
À l'elkovan.

Pourquoi ce glaive
Que l'on soulève
D'un puits profond ?
- Pour le griffon.

De ma blessure
La liqueur sûre
Me prend l'esprit
Qu'un ogron prit.

De l'Ionie
Ois l'agonie
Brasser le pied
De l'estropié !

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (28)

Or sans démordre
- Et sur Son Ordre-
Je vais souvent
Chez l'elkovan.

Je perds mon glaive
Quand le pain lève,
Quand mes vers font
Peur au griffon.

La grive est sûre
De sa blessure ;
Je perds l'esprit
Qu'on me reprit.

L'oued est rouge
De Bab-Arouge ;
Tout en courroux,
L'oued est roux.

La main honnie
De l'Ionie
A recopié
Lys estropié.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (29)

Qui me soulève
Sur l'ancien glaive ?
- C'est le griffon
Du puits profond.

Mon ode est sûre :
De ma blessure
Vole un esprit
Que l'on reprit.

Toujours sans mordre,
- Dans le désordre,-
Un elkovan
Tournoie au vent.

De Bab-Arouge
Sourd un bruit rouge,
Sourd un bruit roux
Gros de courroux.

De l'Ionie
Sourd l'agonie
De l'estropié
Qui perd le pied.

Ibidem, le 12 octobre 2003

MUSIQUE BANCALE (30)

Ma main peu sûre
Teint ma blessure ;
Je perds l'esprit
Qu'un ondin prit.

Sur un long glaive
On me soulève.
D'un puits profond
Sort un griffon.

Quand l'Ionie
Sent l'agonie,
Est recopié
Cet estropié.

L'esquif est rouge
De Bâb-Arouge
L'esquif du Roux
Boit le courroux.

Or sans démordre,
En grand désordre,
Je vais souvent
Au bourg mouvant.

Ibidem, le 12 octobre 2003

TABLE

PRÉLUDE 72

LE REGARD NOCTAMBULE ET LES MORTS 6
 LA CITÉ OÙ L'ON DORT 9
 LE PÈLERINAGE DES SIX BESTIOLES 12

EMBRUNS DE RÊVES 15

(I)- 1/ LE FAUBOURG DE LA MOMIE 17
 (I)- 2/ LE TYRAN DE MEMPHIS 18
 (I)- 3/ L'AVALEUR DES MOMIES 19
 (I)- 4/ LE LAC DE LA CRAINTE 20
 (I)- 5/ LE SULTAN PERVERTI 21
 (II) -1/ LE PAYS DU MOQUEUR 22
 (II) -2/ LES CACTIERS PURPURINS 23
 (II) -3/ L'OGRESSE ULULANTE 24
 (II) -4/ LE MALOTRU 25
 (II) -5/ LE SENTIER DES HÉBREUX 26
 (III) -1/ LA CANDEUR PASTORALE 27
 (III) -2/ L'ÉMIR ABBASSITE 28
 (III) -3/ ÉCLAIRS DE FLÉAUX 29
 (III) -4/ LA FLEUR AURORALE 30
 (III) -5/ PROFESSION DE FOI 31
 (IV) -1/ LE MOLOSSE ENRAGÉ 32
 (IV) -2/ LE ROI MÈDE 33
 (IV) -3/ L'ENNEMI DU RHAPSODE 34
 (IV) -4/ L'EMPIRE DU DRAGON 35
 (IV) -5/ LES AÏEUX D'ARCHIMÈDE 36
 (V) -1/ LE DIEU MARDOUK 37
 (V) -2/ LA CHANSON DE LA PLÈBE 38
 (V) -3/ LA PLÈBE 39
 (V) -4/ ÉCLAIRS ZAINS 40
 (V) -5/ PROSTITUTION PLÉBÉIENNE 41
 (VI) -1/ VIPÈRE EN COURROUX 42
 (VI) -2/ LES SANGLOTS DE LA SOURCE 43
 (VI) -3/ LE MONARQUE AU JASMIN 44
 (VI) -4/ LA MULE DU SORCIER 45
 (VI) -5/ LA COULEUR DU POISON 46

(VII) -1/ LES OISEAUX (BLANC ET NOIR)	47
(VII) -2/ LA BOISSON INCERTAINE.....	48
(VII) -3/ LE TÉTRARQUE D'ÉPIDAURE	49
(VII) -4/ LE CHIEN LUXURIEUX.....	50
(VII) -5/ RÉPONSES FURIBONDES	51
(VIII) -1/ LA FLEUR ABYSSALE	52
(VIII) -2/ ERRANCE EN ARGOLIDE	53
(VIII) -3/ LA CHANSON DU HOUTBOIS	54
(VIII) -4/ LE TRUCIDEUR DES ABOIS	55
(VIII) -5/ LE CHIOT DU TYRAN	56
(IX) -1/ LE TYRAN DE TIRYNTHÉ	57
(IX) -2/ LE MARCHAND DE CORINTHE.....	58
(IX) -3/ LE BOURG FLAGELLÉ	59
(IX) -4/ L'INSOLENCÉ DU PORC	60
(IX) -5/ LA DOCTRINE DES HUMBLÉS	61
(X) -1/ L'ÉMIR IMPUISSANT	62
(X) -2/ ZEUS LE PERVERS	63
(X) -3/ LE SANG DE L'ÉPHÈBE.....	64
(X) -4/ LE SORCIER DU NÉGUEV (1).....	65
(X) -5/ LE SORCIER DU NÉGUEV (2).....	66
MUSIQUE ÉCORCHÉE.....	67
TACHISMES	69
VISIONS DESPOTIQUES	72
MUSIQUE DE CŒUR	73
TACHISMES	79
CHANT D'AUTOMNE.....	81
À LA MÉMOIRE DE LÉOPOLDINE	82
TACHISMES	83
VISIONS TYRANNIQUES (1).....	84
VISIONS TYRANNIQUES (2).....	85
VISIONS TYRANNIQUES (3).....	86
VISIONS TYRANNIQUES (4).....	87
VISIONS TYRANNIQUES (5).....	88
MUSIQUE AÉRIENNE (1).....	89
MUSIQUE AÉRIENNE (2).....	90
MUSIQUE AÉRIENNE (3).....	91
MUSIQUE AÉRIENNE (4).....	92
MUSIQUE AÉRIENNE (5).....	93
ENTREVISIONS (1)	94

ENTREVISIONS (2)	95
ENTREVISIONS (3)	96
ENTREVISIONS (4)	97
ENTREVISIONS (5)	98
MUSIQUE AÉRIENNE (6).....	99
MUSIQUE AÉRIENNE (7).....	100
MUSIQUE AÉRIENNE (8).....	101
MUSIQUE AÉRIENNE (9).....	102
MUSIQUE AÉRIENNE (10).....	103
MUSIQUE BANCALE (1).....	104
MUSIQUE BANCALE (2).....	105
MUSIQUE BANCALE (3).....	106
MUSIQUE BANCALE (4).....	107
MUSIQUE BANCALE (5).....	108
MUSIQUE AÉRIENNE (11).....	109
MUSIQUE AÉRIENNE (12).....	110
MUSIQUE AÉRIENNE (13).....	111
MUSIQUE AÉRIENNE (14).....	112
MUSIQUE AÉRIENNE (15).....	113
CHANT BANCAL (1).....	114
CHANT BANCAL (2).....	115
SURIMPRESSIONS	116
LE VIZIR PRÉVARICATEUR	117
MUSIQUE BANCALE	119

ENTREVISIONS (1)	121
SURIMPRESSIONS (1)	122
SURIMPRESSIONS (2)	123
COLOMBA	124
SURIMPRESSIONS (3)	125
MUSIQUE BANCALE (6).....	126
MUSIQUE BANCALE (7).....	127
MUSIQUE BANCALE (8).....	128
MUSIQUE BANCALE (9).....	129
MUSIQUE BANCALE (10).....	130
ENTREVISIONS (2)	131
ENTREVISIONS (3)	132
SURIMPRESSIONS (4)	133
D'AÈDE À PÂTOUR.....	134
SURIMPRESSIONS (5)	135

MUSIQUE BANCALE (11).....	136
MUSIQUE BANCALE (12).....	137
MUSIQUE BANCALE (13).....	138
MUSIQUE BANCALE (14).....	139
MUSIQUE BANCALE (15).....	140
VISIONS AURORALES.....	141
SURIMPRESSIONS (6).....	142
ULYSSE.....	143
LES DEUX OISEAUX.....	144
CLÉOPÂTRE.....	145
MUSIQUE BANCALE (16).....	146
MUSIQUE BANCALE (17).....	147
MUSIQUE BANCALE (18).....	148
MUSIQUE BANCALE (19).....	149
MUSIQUE BANCALE (20).....	150
LES BOURGS DU TOURMENT.....	151
CHEMINEMENT MYSTIQUE.....	152
SURIMPRESSIONS (7).....	153
LE CHEVAL DE LA NUIT.....	154
RÉMINISCENCES.....	155
MUSIQUE BANCALE (21).....	156
MUSIQUE BANCALE (22).....	157
MUSIQUE BANCALE (23).....	158
MUSIQUE BANCALE (24).....	159
MUSIQUE BANCALE (25).....	160
PIRATERIE NAVALE.....	161
L'EXPECTATIVE VENGERESSE.....	162
LES VŒUX DU TROUBADOUR.....	163
LE TRÉPAS DU CRAPAUD (1).....	164
LE TRÉPAS DU CRAPAUD (2).....	165
MUSIQUE BANCALE (26).....	166
MUSIQUE BANCALE (27).....	167
MUSIQUE BANCALE (28).....	168
MUSIQUE BANCALE (29).....	169
MUSIQUE BANCALE (30).....	170
TABLE.....	171